



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

me.

R. P. Claudius Franciscus Menestrier Societatis J E S U Bibliothecam Collegii Lugdunensis S S. Trinitatis pio hoc munere locupletavit.

807156

MERCURE GALANT

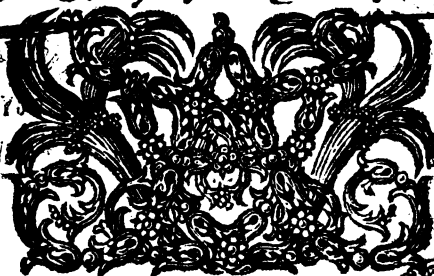
DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

Colleg. Lugd. St. Trinit.

OCTOBRE 1680.

Societ. Yale Cat. Int.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
Rue Merciere.

M. D C. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



E vous envoie , cher Lecteur, le Remede Anglois, que Monsieur de Blegny a trouvé, vous en connoissez la valeur. C'est cette Année que je vous fourniray de toutes sortes de grands Almanachs de Paris tant enluminez qu'autrement, ainsi envoyez de bonne heure pour en avoir : ils se distribueront dans la mesme Boutique que le Mercure , & en serez assortis de tous les plus beaux sans en excepter aucun. Je les recevray assurément des premiers à un prix tres-raisonnable dont chacun fera content. Comme je les ay en échange contre d'autre marchandise , cela fait que j'en peux mieux accommoder ceux qui les acheptent à l'argent.

Je continueray à distribuer les Journaux des Scavans, mais il faut que ceux qui les voudront, assurent de les prendre toute l'année en payant d'avance , au-

Le Libraire au Lecteur.

trement l'on n'en vendra point ; ainsi ceux qui les prennent des Libraires de Province à qui je les envoie , payeront lesdits Libraires de leurs villes d'avance ; & les Marchands des Provinces m'assureront d'en prendre le nombre qu'ils voudront sans pouvoir diminuer ; c'est à quoy ils doivent prendre garde , car autrement l'on n'en donnera point , & on les vendra toujours 6. sols le cahier.

On continuera aussi à distribuer les Nouvelles de Medecine de Monsieur de Blegny pour six sols le Cahier. Tous les Mercurès tant vieux que nouveaux, se vendront toujours sans en rien rabattre, sçavoir ceux de 1677. pour 12. sols le Tome. Ceux de 1678. 1679. & 1680. pour 20. sols aussi le Tome ; & les Extraordinaires 30. sols chaque volume. L'on s'est trompé dans les prix du Mercure de Septembre , on a mis la Vie des Saints de Monsieur Dandilly 30. sols, c'est 40. que l'on la vend.

Les Livres cy-dessous se vendront séparément des Mercurès ; sçavoir ;

Le Mariage de Monseigneur le Dauphin pour 10. sols.

Le Mariage de la Reyne d'Espagne pour 20. sols.

Le Libraire au Lecteur.

Le Mariage de Monseigneur le Prince de Conty pour 15. sols.

Le Voyage du Roy fait en Flandre en 1680. pour 20. sols.

La Devineresse ou les faux Enchantemens avec les figures 35. sols, & sans figures 25.

*LIVRES NOUVEAUX
du Mois d'Octobre.*

Pratiques de Pieté, ou les Conduites de la Vie Spirituelle suivant les maximes de l'Evangile, divisées en divers Entretiens, qui peuvent servir de sujet de lecture Spirituelle & de Meditations, pour tous les jours de l'année par le R. P. B. le Maître, indouze deux volumes trente sols. Par modestie l'Autheur n'a pas voulu estre nommé en tous les Ouvrages qu'il a fait imprimer durant sa vie, que vous avez vûs sous le nom de Pratique de Pieté, ou les veritables Devotions, indouze, & deux autres volumes, Pratique de Pieté, ou les entretiens pour tous les jours de l'année, ainsi ce sont cinq volumes indouze, & la vie Chrestienne in 24. & les Devoirs du Chrestien aussi in 24. le tout est de ce sçavant & pieux Homme, que nôtre Seigneur a bien voulu retirer de ce monde, où ses ouvrages feront connoistre à ceux qui les liront la perte que tous les Gens de bien ont fait à la mort de ce grand Homme; ce ne sont pas de ces

Le Libraire au Lecteur.

Ouvrages de devotion que l'on imprime journellement, ce sont Livres plein d'érudition, où vous en trouverez tres-peu qui écrivent avec un stile si aisé, où la devotion y est enseignée à fond. Je les vend à un prix tres-moderique suivant la volonté que l'Auteur avoit durant sa vie; j'ay veu deux Editions de ses premiers Ouvrages depuis deux années sans estre connu, ainsi à present qu'on les connoitra, ce sera un livre qui se vendra comme la Vie Devote.

Panegyrique du Roy, par Monseigneur l'Evêque d'Amiens, in quarto, 4. livres.

Les Memoires Galands, 12.

La Découverte de l'admirable Remede Anglois pour la guerison des fievres, par le moyen de laquelle chacun pourra se procurer la facilité de guerir à tres-peu de frais; par Monsieur de Blegny Auteur des Nouvelles Découvertes, indouze, en Papier marbré 10. sols.

Histoire du Lutheranisme, indouze, 2. vol. du Pere Mainbour.

Ordo Cisterciensis pro anno 1681.

Revolution de l'Estat Populaire en Monarchie par le different de Cesar & de Pompée, par Monsieur de Martignac, 20. sols.

*CATALOGUE DES PIÈCES
qui composent l'Onzième Extraor-
dinaire du Mercure Galant, don-
né au Public le 15. Octobre 1680.*

IL CONTIENT

DEux traitez sur l'Origine de la
Dance.

Une Piece en Vers sur la Question,
*Si un Amant qui a le plaisir de voir sou-
vent sa Maistresse, dont il se connoist
hay, est moins à plaindre que celui qui
estant éloigné sans esperance de la voir
jamais, a la certitude d'en estre aimé
tendrement.*

Une Piece en Vers sur la Question,
*S'il est possible d'aimer tendrement, sans
qu'on soit aimé.*

Une Piece en Vers sur la Question,
*Si l'absence est incapable d'augmenter
l'amour.*

Une Piece en Prose sur la Question,
*Lequel des cinq Sens contribue le plus à
la satisfaction de l'Homme.*

Une Lettre en Prose, & en Vers, du
Berger Fleuriste.

La Conclusion de l'Histoire amoureuse des Fleurs.

Cinq Pieces en Prose sur la Question, *Quel est le plus grand chagrin qu'une Maîtresse puisse donner à son Amant; une en Prose, & en Vers, & un Dialogue en Vers sur le mesme sujet.*

Cinq Pieces en Prose, & une en Prose & en Vers sur la Question, *Si le souvenir du plaisir dont on ne jouit plus, cause du plaisir, ou de la peine.*

Cinq Pieces en Prose, & une en Prose & en Vers sur la Question, *Lequel touche plus aisément une Belle; ou celui qui se declarant d'abord, employe les termes plus passionnez à luy declarer son amour; ou celui qui en luy rendant beaucoup d'assiduitez, laisse agir ses soins sans se declarer.*

Cinq Pieces en Prose, une en Prose & en Vers, & une en Vers sur la Question, *Si un Amant maltraité de la Personne qu'il aime, peut sans l'offencer, souhaiter la mort.*

Un Traité de la nature des Esprits Folets.

L'agreable Débauche, en Vers.

Deux Traitez sur la Question, *S'il est nuisible.*

*nuisible de boire à la Glace, & si l'on en
peut recevoir quelque incommodité dans
le temps, ou plus tard, ou point du tout.*

*Une Piece galante en Vers intitulée,
Le Casuite en matiere d'Eau.*

Le Voyage de Munic, en Vers.

*Deux Veuës gravées, de deux Places
publiques de Madrid.*

Un Traité de l'Origine de l'Harmonie.

*Plusieurs Explications en Vers de
l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire.*

Plusieurs Sonnets & Madrigaux.

Plusieurs Madrigaux sur les six Enigmes des trois derniers Mois.

*Les Noms de ceux qui ont trouvé
le vray sens des deux Enigmes du dernier Mois.*

*Explication de la dernière Lettre en
Chifre.*

Plusieurs Questions proposées à décider.

TABLE

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

A vant-propos.	I
Ouvrages commencez par l'ordre du Roy,	6
Le Perroquet, Fable,	13
Regal donné à Chastillon sur Seine,	21
Lettre de Mademoiselle de Scudery,	27
La Temerité punie.	37
Mort de M. le Marquis de Hautefort,	43
Mort de Monsieur de Prélabbé,	44
E' Apparition, Histoire,	ibid.
Le Diable de Marseille, Conte,	65
Avantage remporté sur Mer par M. le Chevalier de Lhery,	71
Theses sur les Fables,	81
Lettre en Prose & en Vers à Madame....	85
Mort de M. le Duc de Ventadour Chanoine de Notre-Dame,	97
Mort de M. Riquet,	100
Evesché de Tulle donné à M. l'Abbé Ancelin,	ib.
Procès galant,	107
Declaration d'Amour en Vers,	ibid.
Silence expliqué,	108
Mariage de M. Tullon avec Mademoiselle de Beaumanoir de Lavardin,	109
Sonnet en Echo,	117
Quatrain & Fragment d'une Lettre de M. l'Ab- bé de Sainte Croix-Charpy, sur la difficulté des Panegyriques,	119
Galanterie,	121
Magnificences faites à la Reception d'un Medecin de	

de Montpellier,	132
L' Amante Commode ,	144
Abbaye de Sainte Croix de Poitiers donnée à une des Filles de M. le Duc de Navailles ,	148
Abbaye de S. Nicolas de Mizeray donnée à M. l' Abbé de Mosny , Grand Doyen de Nôtre- Dame ,	ibid.
Harangue faite à M. Colbert par M. Hebert, de l' Académie de Soissons ,	150
Le Faux Enlèvement, Histoire ,	155
Mariage de M. de Norvion , & de Mademoiselle Berthelot ,	174
Mariage de M. de Chasteauneuf Conseiller au Parlement ,	178
Remede Anglois. Plusieurs guérisons causées par ce Remede. Nouvelles de S. Germain. Le tout dans l' Article qui commence page	180
Entrée de M. Gombaut Envoyé Extraordinaire du Roy à la Cour de M. le Landgrave de Hes- se-Cassel ,	194
Mort de Madame la Duchesse d'Elbeuf ,	207
Mort de Madame la Comtesse de Parabere ,	210
Mort de M. le Comte de Mepieu ,	213
Mort de Madame le Roux ,	214
Lettre galante en Prose & en Vers ,	215
La Philosophie des Gens de Cour.	221
La Noblese dans les Tribunaux ,	223
Tragedie nouvelle ,	225
Guerison de Madame la Princesse de Conty ,	226
Lieutenance Generale des Provinces du Maine , du Perche, & de Laval, donnée à M. le Com- te de Tefsé ,	227
Agrément donné de la Charge de Capitaine aux Gardes de M. de Boquemare , à M. de Vouffy Frere	

<i>Frere de Monsieur Desmaretz ,</i>	228
<i>Noms de ceux qui ont expliqué la premiere Enigme du dernier Mois ,</i>	229
<i>Noms de ceux qui ont expliqué la seconde ,</i>	230
<i>Noms de ceux qui ont trouvé le vray sens des deux ,</i>	232
<i>Enigme ,</i>	234
<i>Autre Enigme ,</i>	235
<i>Noms de ceux qui ont trouvé le Mot de l'Enigme en figure ,</i>	236

Fin de la Table.

Avis pour placer les Figures.

LA Médaille qui represente M. le Chancelier, doit regarder la page 115

L'Air qui commence par *Consolez - vous, chers Enfans de Bacchus* , doit regarder la page 132

La Veuve de l'Etang du Buen Retiro , doit regarder la page 179.

L'Air qui commence par *Ne fripez point mon Bavolet*, doit regarder la page 224.

L'Enigme en figure, doit regarder la page 236

MERCU



MERCURE GALANT.

OCTOBRE 1680.



V o ù E z , Mada-
me, que la Secon-
de Partie de ma
Lettre du dernier
Mois, n'étant com-
posée que du seul Voyage que Sa
Majesté a fait en Flandre , vous
vous estiez attenduë à la voir
remplie de Festes , & de Diver-
tissemens, proportionnez au zele
des Peuples qui ont eu l'hon-
neur de la recevoir. En effet, s'il
Octobre 1680. A

2 MERCURE

n'est presque point de Particuliers , à qui de pareilles promenades ne fassent de jour en jour goûter de nouveaux plaisirs, combien s'en doit-on imaginer pour un Souverain à qui rien ne manque , & qui marchant accompagné d'une nombreuse Cour , ne trouve en tous lieux que des Sujets empressez à luy marquer par toute sorte d'apprêts l'excessive joye que leur cause sa présence ? Cependant quelques Villes que le Roy ait visitées , il a refusé par tout la pompe des Receptions qu'on luy préparoit ; & s'il a souffert dans quelques-unes le divertissement des Feux d'artifice , il l'a bien moins fait pour la satisfaction particulière , que dans la veüe de gratifier ses nouveaux Sujets. Tout son temps s'est employé en fatigues. Je ne les

les répète point. Vous en avez veu le détail dans celuy de son Voyage.. On ne sçauroit pourtant dire que ce Prince n'y ait point eu de plaisir, puis qu'il s'en faisoit de toutes ses peines. Quelle joye n'avoit-il point de voir des Places en si bon état, des Fortificatiōs sorties de terre presque aussitost apres les ordres donnez, & enfin des Troupes si lestes, que la description de quelques Reuēüs vous a deü paroître un enchantement ? Vous en auriez eu bien plus de surprise, si depuis quatre ans que je vous écris, les différentes peintures que je vous ay faites des plus remarquables de ses Actions, ne vous avoient fait connoître que son Regne est le Regne des miracles. Si vous les voulez voir toutes ramassées ensemble, vous

4 M E R C U R E

n'avez qu'à lire le Panegyrique qu'a fait Mr l'Evêque d'Amiens, sous le titre de *LOUIS LE GRAND*. Vous sçavez , ainsi que toute la France avec quelle politesse ce Prélat écrit. L'éloquence luy a toujours esté naturelle ; & comme dans un Ouvrage de cette nature , la matière fournit tout ce qu'on peut desirer , vous devez estre persuadée qu'il n'y manque rien de ce qui estoit capable de le faire reüssir. Il commence par les avantages de l'auguste Sang dont Sa Majesté est descenduë. Il entre de là dans beaucoup de particularitez de sa naissance , de son enfance , & de son éducation. Dans l'endroit qui regarde la Religion & l'Eglise , il fait voir que ce Monarque est véritablement Roy Tres - Chrestien , & que

G A L A N T. 5

que dans sa Majorité sa prudence a devancé ses années. Ensuite, il fait remarquer son humilité dans son Sacre , décrit son application aux Affaires , parle de la reformation des Finances, de celle de la Justice , & de l'établissement du Commerce ; & tombant sur ce qu'il a fait pendant la Guerre, il nous peint le tout d'une manière si vive , que cette peinture vaut elle seule la plus belle Histoire. Il fait connoître avec combien de justice il s'est acquis l'autorité qu'on luy a veu prendre de regler la Paix ; & apres avoir montré que rien ne l'engageoit à la souhaiter , que son seul amour pour le bien public , il finit par le portrait d'une moderation qui n'a point d'exemple. Quel plaisir pour vous, Madame , si ce que je vous dis du

A iij

6 MERCURE

Roy dans toutes mes Lettres , estoit soutenu des nobles expressions qui relevent le Panegyrique dont je vous parle ! Vous estes trop juste pour les attendre de moy , qui n'ay jamais que le temps de vous écrire les choses , sans avoir celuy de les polir. Ce qui me console , c'est que celles dont ce Grand Prince me donne lieu de parler , sont si éclatantes par elles-mesmes , qu'il est impossible qu'elles ne vous plaisent toujours , quoy que dénuées de tout ornement.

Vous avez veu dans la Relation du Voyage , les ordres qu'a donnez Sa Majesté , pour faire mettre le Port de Dunkerque en bon état. Quoy que les Travaux qu'Elle y fait faire coûtent des sommes immenses, le desir qu'Elle a d'augmenter la Navigation

&c

& le Commerce de son Royaume, l'a fait résoudre à en faire perfectionner, & commencer même plusieurs autres. C'est pour cela qu'on travaille à Brest, à Toulon, & dans les Places les plus importantes. On fait un Port à Vendry dans le Roussillon près de Collioure, & un autre à Antibes. Ils doivent tous deux servir de retraite aux Galeres & aux Vaisseaux, en cas de besoin. Celloy d'Angleterre vous est connu. Je vous appris que le Roy d'avoit visité à son départ de Bologne; je vous marquay que la situation luy en avoit paru si avantageuse, tant par son voisinage du Pas de Calais, & de l'Angleterre, & de la fameuse Rade de S. Jean, que par la bonté de l'air & des eaux, & par la fertilité du Terroir, qu'il fit des Pro-

jets pour divers Ouvrages , qui le doivent rendre aussi commode que sûr. Depuis son retour, les premières dépenses ont été réglées. On les doit faire pour sonder le fond qui est dans la Mer sous les sables (l'exécution du dessein seroit impossible si ce fond estoit de roche) & pour assembler une partie des Matereaux necessaires , qui se trouveront presque tous aux environs d'Ambleuse. Tous ces Travaux s'exécutent sur les desseins & sous la direction de Mr de Combe , à qui le Roy pendant son Voyage, a témoigné en plusieurs rencontres la satisfaction qu'il avoit de ses services , & l'estime qu'il faisoit de son extraordinaire capacité pour les Ouvrages de Mer. On peut dire que c'est une science hereditaire à ceux de cette Famille.

Famille. Mr de Combe son Pere en possédoit les plus hautes connoissances. Il avoit mesme commandé quelques Vaisseaux , & estoit connu du fameux Ruitier , qui pour luy donner des marques de sa bienveillance , demanda son Fils aîné pour l'avoir auprès de luy. Il en eut beaucoup de soin , & l'instruisit luy - mesme dans la Navigation , & dans les affaires de la Marine. Ce Fils s'y rendit bientost parfait. Il étudia en mesme temps les Mathématiques & les Fortifications , qu'il apprit à fond. Si-tost qu'il fut revenu en France , Monsieur de Vivonne le fit Enseigne de Galere , & un peu apres Lieutenant de la Reale. Ensuite Mr de Beaufort le fit Capitaine de Vaisseau dans l'Admiral ; & sa reputation s'augmentant de jour en jour, Mr.

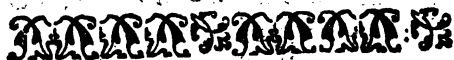
de Louvois , qui le connut pour
aussi sçavant Ingenieur qu'il étoit
habile Homme de Mer, luy com-
mit le soin des Fortifications de
Dunkerque. Pendant le séjour
qu'il fit dans la Place, ayant re-
marqué que le Port se ruinoit
tous les iours, il chercha les mo-
yens de le rétablir , & en confe-
ra avec Monsieur Gravier qui y
estoit Intendant de la Marine, &
qui n'avoit pas moins de capacité
que de zele pour le service du
Roy. Monsieur de Combe en fit
des projets & des Plans , qu'il
expliqua par des memoires tres-
bien circonstanciez ; & dans le
premier Voyage que Sa Majesté
fit à Dunkerque pour en visiter
les Fortifications , & faire appla-
nir des Dunes, Elle luy fit l'hon-
neur de l'entretenir sur ce sujet,
& trouva ses desseins tres-heu-
reux

reusement conçus ; mais lors que se resolvant à les faire exécuter, Elle luy en destinoit la direction, la Guerre de 1667, survint, & fut suivie de celle que l'on declara aux Hollandois. Mr de Combe eut dans l'une & l'autre, des Emplois aussi honorables qu'importans ; & enfin estant tombé malade après avoir fait fortifier Salins, il mourut en peu de jours. On n'eut pas, si tost conclu la Paix, qu'on remit sur le Tapis le dessein de rétablir le Port de Dunkerque. On jetta les yeux sur le Cadet de Monsieur de Combe, qui n'estoit qu'Enseigne de Vaisseau, & qui avoit à peu pres les connoissances, le genie, & la capacite de son Frere, principalement pour les Ouvrages de Mer. Il l'a fait connoistre en beaucoup d'occasions.

sions, & sur tout dans ce qui s'est fait pour le rétablissement de ce Port, dont on luy a donné la conduite. Il a encor un Frere, qui selon les apparences, ne manquera pas de profiter de ses leçons, & de soutenir glorieusement la réputation de ses deux Aînez.

Vous avez perdu beaucoup au peu de santé qu'a eu depuis quelque temps Mr Brossard de Monrancy, Conseiller au Presidial de Bourg en Bresse. Il n'estoit pas en état de continuer les galans Ouvrages que je vous ay envoyez de luy dans plusieurs de mes Lettres, & dont la Fable que vous allez voir est une agreable suite. Vous en trouverez la morale merveilleuse, pour ceux qui ont l'imprudence de sacrifier ce qui est certain, aux apparences trompeuses d'une fortune qui les ébloüit.

L E

LE
LE PERROQUET.

FABLE.

UNe Vicereyne Espagnole
Faisoit tout son plaisir d'instruire
un Perroquet,
Les Femmes d'ordinaire ont assez
de caquet ;
Ainsi pour tels Oyseaux c'est une
bonne Ecole.
Le Perroquet en profita si bien ,
Qu'en peu de jours ce fut une
merveille ;
Jamais au Pais Indien
Il ne fut bruit d'une chose pa-
reille.
La Dame l'aimoit fort , l'appelloit
son mignon ,

Lk

14 M E R C U R E

*Luy donnant de sa main Dragée &
Macaron,*

*De menus fils d'argent passez dans
de l'Ebene,*

Elle avoit fait ajuster sa Maison.

Enfin l'aimable Vicereyne,

*Pour ses propres Enfans faisoit
moins de façon.*

*Cependant tant de soin, de ten-
dresse, & de peine,*

*Ne pûrent l'obliger à chérir sa pri-
son ;*

*Il devint inquiet, & le petit Vo-
lige,*

Ennuyé de se voir en cage,

*De grandeur & d'éclat s'entesta
sans raison,*

*Et crût que s'il pouvoit, estant hors
d'esclavage,*

*Faire aux jeunes Oyseaux enten-
dre son langage,*

*Il détrosneroit l'Aigle, & sans dif-
ficulté*

Parvien

Parviendrait à la Royauté.
Plein de cette pensée & ridicule &
vaine,

Il fit si bien qu'un jour il se sauva.
De dire le chagrin qu'en eut la
Vicereyne,

Et comment la chose arriva.
C'est un détail inutile à l'histoire.
On en croira ce qu'on en voudra
croire,

Venons au Fait. L'Oyseau mal
avisé,

Engourdy, ne volant qu'à peine,
Pour le longtemps qu'il s'estoit re-
posé,
Entra tout ésoufflé dans la Forest
prochaine.

C'estoit le rendez-vous de mille Oy-
seaux divers.

L'empressé Fugitif ayant repris
haleine,

Alla d'abord se fourer au travers.
Il siffla, gazouilla, les Oyseaux l'é-
couterent, Les

*Les plus habiles l'admirerent ;
Mais dès qu'il y mēsla son langage
Espagnol ,*

*Les Ecoutans prirent leur vol ;
Et tous saisis d'effroy sur le champ
le quitterent.*

*Le Perroquet surpris d'un si prompt
changement ,*

Trouva l'avanture cruelle.

*Ces Oyseaux ont peu de cer-
velle ,*

*Ils n'ont pas le gouſt bon, dit-il,
apparemment.*

*D'où leur viendrait ce bizarre
caprice ?*

*Pourquoy s'enfuir ſi bruſque-
ment ?*

*Je parle juſte , & ne ſuis pas no-
vice.*

*La Faim interrompit ce beau rai-
ſonnement ;*

*Au lieu qu'il trouvoit reglément
Matin & ſoir du ſucre dans ſa
Cage ,*

Il

*Il fallut se nourrir de quelque fruit
sauvage ;*

*Le repas fut léger. Pour surcroist de
malheur ,*

*La nuit survient avec la pluie.
En tremblotant , le Malheureux
s'essuye ,*

*Il n'ose remuer , les Hiboux luy
font peur.*

*Enfin le jour paroist , & termine
l'orage.*

*Le Perroquet pour se secher ,
Vole au bord de la Mer , flaté de
l'avantage*

*De pouvoir en repos éplucher son
plumage*

Sur une pointe de Rocher.

*Un Oyseau vivant de carnage ,
L'ayant veu par hazard lors qu'il
planoit dans l'air ,*

*Fondit sur luy comme un éclair.
Dans ce pressant danger il s'arma
de courage ,*

Des

18 MERCURE

Des ongles. & du bec il fit tant qu'à
la fin ,

Froissé , plumé , sanglant , un aîle
déchirée ,

Tout prest à servir de curée ;

Il se glissa dans un Buisson voi-
sin.

Des Marchands Africains qu'un
violent orage.

Avait poussé sur ce rivage ,

Se promenant le soir , virent le
Malheureux ,

Qui ne pouvant voler , & pressé de
famine ,

Cherchoit le long de la Marine

Quelque mangeaille au travers
des Glayeux.

Un Esclave le prit , l'attacha par
la pate ,

Puis le porta dans le Vaisseau ,

Où sa pâture délicate

Fut du Biscuit trempé dans l'eau.

Il gémit , soupira , détesta sa folie ;

Une

Une noire mélancolie
A deux doigts de la mort le reduisit
cent fois.
On s'accoutume à tout ; enfin au
bont d'un mois ,
L'habitude , le temps , la longueur
du voyage ,
Ayant un peu dissipé son chagrin,
Il reprit doucement sa voix & son
langage.
Ce fut du bas Breton pour l'Esclave
Africain ,
Qui l'écroutant sans pouvoir le
comprendre ,
Se plaisoit pourtant à l'entendre,
Dans le dessein d'en faire don
A l'affreuse Moitié d'un Nègre son
Patron.
Il le fit. Quelle chute ! Vne Femme
effroyable ,
Camarde à faire peur , & noire
comme un Diable ,
Qui jargonant toujours , de son
bruyant caquet Etour

*Etourdissoit le Perroquet ,
Pour l'obliger à changer de ra-
mage.*

*En vain il écoutoit , & faisoit de
sont mieux ,*

*Pour plaire au Magot odieux.
Sa langue accoutumée à ce char-
mant langage*

*Qu'il parloit depuis son jeune âge,
Ne pût jamais apprendre un bar-
bare jargon.*

*Enfin la Meduse Africaine
Ayant pris l'Animal en haine,
A ses camards d'Enfans le mit à
l'abandon.*

*Ce fut de tous ses maux le plus in-
supportable.*

*Il s'estoit veu dans un Palais
Chéry d'une Maistresse aimable,
Et se voyoit alors le jouet déplora-
ble*

*Et des Enfans & des Valets.
Ce souvenir cruel , cette idée affli-
geante, L'ac*

*L'accabla de tant de chagrins ,
 Que contraint de ceder à sa douleur
 pressante ,
 Le pauvre Malheureux mourut en-
 tre les mains*

*De cette engeance de Lutins.
 Tel fut le châtiment de cet Oyseau
 volage ,*

*Qui de son Destin mal content ,
 Sous le frivole espoir d'un plus
 grand avantage ,*

Quitta le seur pour l'apparent.

Quiconque l'imite est peu sage.

*Ne risquons rien mal à propos ,
 Contre un cœur inquiet la Fortune
 s'irrite ;*

*Quand nous la poussons trop , sou-
 vent elle nous quite ;*

*On doit , quand on est bien , demeu-
 rer en repos.*

*La Galanterie regne par tout ,
 & elle n'est pas moins en usage
 dans*

dans les Provinces , que dans la Capitale du Royaume. Il suffit pour la faire agreablement esclater en quelque lieu, qu'il soit plein de Gens d'esprit qui aiment la joye , que les Dames y soient bien faites , & que les Hommes y cherchant à plaire , joignent à beaucoup de complaisance , ces manieres de vivre aisées, que la connoissance du monde fait acquérir. C'est ce qui se trouve depuis fort long - temps dans une petite Ville de Bourgogne nommée Chastillon sur Seine. Mr Soyrot , qui est un des plus considerables de ceux qui l'habitent , a une fort belle Maison de plaisance, qui n'en est éloignée que de cent pas. Elle est au milieu de la Prairie. Ce ne sont de tous costez que des chutes d'eau qui l'entourent. Elle a un
fort

fort grand Jardin coupé d'un tres-beau Canal, remply de toutes sortes de Poissons. Il y en a quãtité de monstrueux. Les Terrasses, au milieu desquelles est bâtie cette Maison, sont fort grandes, & ont de hauteur quinze ou seize pieds. Les Parterres sont placez dans ces Terrasses. Le Canal dont je vous viens de parler, coupe en parties égales huit quarrez, dont toutes les Platebandes sont d'Arbrisseaux, & de Fleurs fort rares. En suite est un jeune Bois de Charmes, planté par compartimens. La Riviere qui le borde aussi-bien que tout le reste, a plus de trois cens pas de longueur, & plus de vingt-cinq de large dans toute cette étendue. Elle est profonde de plus de quinze pieds, & ses bords semblent avoir esté taillez au niveau

veau , tant elle est droite. Trois petits Bateaux ou Gondoles , couverts de Toiles peintes , & environnez de Flâmes & de Giroüetes , servent tous les jours pour le divertissement des Dames. Je ne vous parleray point des Statuës qui sont sur le bord de cette Riviere , de plus de trente Bustes rares & antiques, de la beauté de deux Balcons l'un sur l'autre, dont le plus élevé est couvert de plomb ; d'une infinité de Pots & Quaisses d'Orangers, Jasmins & autres Fleurs ; d'un tres-agreable Sallon de Peintures, ny enfin d'une Chambre ornée de mille curiositez & dans un arrangement admirable. Je vous diray seulement que c'est la promenade ordinaire de tout ce qu'il y a de beau monde à Chastillon , & aux environs ,
qu'il

qu'il n'y passe point d'Etrangers qu'elle n'attire, & que Monsieur Soyrot ayant voulu depuis peu de temps donner une Feste aux Dames, choisit ce beau lieu pour les régaler. Le Repas se fit sans confusion, quoy qu'il eust invité cinquante Personnes. Les Tables furent dressées dans le Sallon de Peintures, mais d'une façon extraordinaire, c'est à dire, qu'elles furent rangées du costé des Tableaux, & qu'on n'y laissa que l'espace necessaire pour chacun des Conviez. Ainsi elles furent servies par le milieu en ambigu, avec une propreté surprenante. Les Pyramides de Fruits toutes couvertes de Fleurs, faisoient un effet charmant. Le Buffet qui avoit esté construit de verdure dans le dehors, estoit tout plein de lumieres, aussibien que le Sal-

Octobre 1680.

B

lon. Les Violons & les Hautbois se firent entendre pendant le Soupé, les derniers sur la Terrasse, & les autres dans un des Balcons. Au sortir de table, on commença à dancer, & une heure apres tout le Jardin se trouva illuminé. La mesme chose sur le bord de la Riviere. A l'endroit où finissoit la Terrasse, estoit un Theatre, sur lequel on voyoit un Piedestal haut de quatre pieds, avec une Pyramide de dix autres pieds sur ce Piedestal, & tout au haut un Soleil sur une Lanterne qui estoit aussi de quatre pieds. Tout estoit garny de Feu d'Artifice sur cette hauteur. Quantité de Vers galans & de Devises, ornoient cette Pyramide & le Piedestal. On avoit peint grand nombre d'Emblèmes autour de la frise du Theatre. Quatre petites Pièces de

de Canon que l'on entendit , firent connoître qu'on alloit tirer le Feu. Six Tambours , avec les Fifres , Hautbois & Trompetes , répondirent à ce bruit, & en même temps ce fut un éclat prodigieux de plus de quinze cens Petars , Saucissons , Serpenteaux , Grenades , Lances à feu & Fusées volantes , qui firent un effet d'autant plus beau , que la nuit sembloit avoir une obscurité extraordinaire. Il y avoit plus de quatre mille Personnes dans le Jardin , & beaucoup plus au delà de la Riviere. Apres ce Spectacle , on recommença la Dance , & la Feste ne finit qu'avec le jour.

Les Loüanges que vous donnez aux Entretiens de Mademoiselle de Scudery , sont si justes , que vous n'avez point de senti-

B ij

mens là - dessus , que toute la France ne partage. Il y a longtemps que ses Ouvrages en font l'admiration ; & comme il ne part rien de sa plume qui ne mérite d'estre conservé , je croirois vous priver d'un fort grand plaisir, si je suprimois une de ses Lettres qui m'est tombée depuis peu entre les mains. Si elle n'est pas tout à fait nouvelle , elle doit l'estre pour vous qui n'avez jamais entendu parler de l'occasion qu'elle a eüe d'écrire. Un excellent Peintre luy avoit fait present d'un Tableau , où estoit représenté le Retour de Tobie , emmenant avec luy sa Femme Sarra , sous la conduite de l'Ange Raphaël. On y voyoit peint ce qui se passa dans l'instant que par le conseil de ce mesme Ange, Tobie laissa sa Femme , & toute sa Suite , Argent, Bestiaux, &

& Bagage , pour prendre seul les devans , afin d'arriver plutôt en la Maison de son Pere. Cette illustre Fille , qui est aussi genereuse que spirituelle, n'eut pas si-tost reçu ce Tableau , que pour en marquer sa reconnoissance au Peintre , elle luy envoya un Bassin & une Eguiere d'argent, avec cette Lettre.

SI ce bel Ange que vous avez donné à Tobie pour le conduire , eust pû l'abandonner pour venir guider ma plume , vous auriez sans doute reçu un compliment plus digne de vous & de ma reconnoissance , que ne sera celui que je vay vous faire ; car veu la maniere dont il m'apparoit , je ne doute nullement qu'il ne soit des plus éclairez. Tout - à bon , Monsieur , cette Figure est si noble , que

j'ay peine à croire que l'Ange effectif du veritable Tobie ait pû autrefois se former un corps plus beau que celui que vous luy avez donné , & je pense mesme que sans profanation on peut dire , qu'il s'est si fort affectionné à luy, qu'il n'a pû souffrir que vous fissiez un Tableau de son histoire sans vous conduire la main , comme il le conduisit luy-mesme dans le voyage qu'il fit ; & comme c'estoit luy qui avoit fait son mariage , il s'est interessé en la beauté de Sara , & vous a sans doute aidé à luy donner tous les charmes qui éclatent sur son visage , & à représenter avec tant d'art cette agreable confusion de Bagage & de Troupeaux , qui produit un effet si admirable en cette peinture. Je doute mesme si l'on ne pourroit accuser cet Ange d'avoir
entre

entrepris quelque chose contre l'autorité de Dieu ; car de la façon que je voy toutes ces Figures , il y a lieu de soupçonner qu'elles sont effectivement ce qu'elles paroissent , & qu'en leur donnant l'estre , il leur a aussi donné la vie. Ce Domestique qui écoute ce que son Maistre luy crie , écoute si bien , qu'il me persuade que j'entens une partie de ce qu'il tâche d'oïr. Le Chien de Tobie , marque dans l'Ecriture en son action enjouée , fait si bien voir sa fidelité par le peu de peine qu'il a de quitter sa nouvelle Maistresse pour suivre son ancien Maistre , qu'on ne peut assez l'admirer. Mais sur toutes ces choses , la beauté de Sarra paroist avec tant d'avantage , qu'il seroit à desirer que le fiel de ce Poisson qui redonna la vue à son

Beaupere , fust employé à la redonner encore à tous les Aveugles qui sont au monde , afin que personne ne fust privé du plaisir de la voir ; & quand mesme la vue de cette Beauté seroit aussi funeste à ceux qui la regarderoient , qu'elle le fut à ses premiers Marrys , je trouverois encore que l'on s'y devoit exposer. Le visage de Tobie nous fait voir un si agreable combat de l'amour qu'il a pour sa Femme , & de la tendresse qu'il a pour son Pere , qu'on ne peut assez le louer. On voit que ses pas , en l'approchant de ce qu'il respecte , l'éloignent de ce qu'il aime , & si l'Ange ne le tiroit avec quelque espece de violence , il auroit peine à se résoudre à cette separation. Enfin , soit que je considere cette suite de Filles qui accompagnent la Mariée , la beauté ou la docilité

docilité du Cheval qui la porte ;
 les diverses actions de ceux qui la
 suivent , la Figure naïve de l'As-
 ne qui est si agreablement chargé,
 l'Aigle qui tient un Serpent , ou
 celle qui vole , ou que je regarde
 le Bois, les Rochers, les Herbes ,
 & les Cailloux , je voy tant de
 choses surprenantes en ce Tableau,
 que j'ay bien plus de disposition
 à le considerer comme un Miracle,
 qu'à l'admirer simplement comme
 un Chef-d'œuvre ; & pour vous
 témoigner que mes soupçons ne sont
 pas en effet sans fondement , vous
 sçaurez , Monsieur , que comme
 il avient presque toujours que l'on
 ne démenage point , que dans ce
 changement de lieux il ne s'égare
 quelque chose , il est arrivé que
 parmi les Vases prétieux qui font
 une partie des richesses de Tobie ,
 ceux que je vous envoie se sont

détachez de dessous les autres ; & comme ce sont sans doute les moins considérables de tout son Bagage , il ne s'en est pas apperçu , & a poursuivy son chemin. C'est pourquoy , Monsieur , je vous les renvoye , afin que vous puissiez les luy rendre , vous qui connoissez Raguel Pere de Sarra , & qui sçavez le chemin de Rages où il demeure , car pour moy je vous déclare que je n'en veux point estre chargée. Vous me direz peut-estre que je les devois rendre à celui qui les avoit perdus ; mais comme vous sçavez , les Chameaux ont les jambes trop longues pour les suivre facilement ; & puis , à vous dire la verité , je trouve encor tant de richesses à Tobie , que je ne me suis pas beaucoup mise en peine de luy rendre une chose de si peu de valeur. Si cet Homme qui porte

le

*de Chien de Sarra , & qui mène
ce petit Singe attaché , eust per-
du l'un ou l'autre de ces aimables
Animaux , je n'aurois sans doute
pas manqué de courir apres pour
le rendre ; mais ne s'agissant que
d'une chose qui certainement ne
luy est pas si chere , j'ay crû qu'il
suffisoit de vous l'envoyer comme je
fais. Cependant, Monsieur, si par
hasard mon imagination me trom-
poit , & que ce que je prens pour
le crime d'un Ange , fust simple-
ment un prodige de vostre main ,
faites - moy la grace de m'en aver-
tir , afin que je puisse en quel-
que façon proportionner ma re-
connoissance & mes loüanges , à
un Present si magnifique & si beau.
Vous me donnerez cet éclaircisse-
ment quand il vous plaira , &
me ferez toujours la grace de
croire*

*croire que je suis de toute mon
ame ,*

MONSIEUR ,

Vostre tres humble & tres-
obligée Servante ,

MAGDELAINE DE SCUDERY.

L'Avanture que vous allez
voir décrite dans les Vers sui-
vans , n'est point une imagina-
tion de Poëte. Elle est effective,
& vous apprendrez en la lisant ,
ce qui s'est veritablement passé
entre un Cavalier que la Paix re-
tient en Province , & une Dame
aussi distinguée par sa naissance
que par son merite. Je ne sçay si
vous trouverez le crime du Cava-
lier assez grand pour meriter que
la Dame soit toujours inexorable.

LA



LA TEMERITE'

P U N I E.

Assis sur le gazon dans un lieu
solitaire ,

Où passe à petit bruit une eau fort
pure & claire ,

Où le Chesne propice au mystère
d'amour ,

Entretient une nuit qui dure tout
le jour ;

Suivy dans ce Desert du seul Dieu
que j'implore ,

Je resvois tristement au feu qui me
devore ,

Et rappellât d'Iris toute la cruauté,
Je laissois à mes pleurs entiere li-
berté.

Vous seul , Ruissseau sacré que mes
larmes troublèrent ,

Pouviez montrer l'état où vos eaux
me laisserent ;

Et

*Et toy , qui repétois ma plainte &
mon tourment ,*

Echo, tu n'as jamais parlé plus tendrement.

*Le nom, le charmant nom de l'objet
qui me touche,*

*Etoit déjà sorty mille fois de ma
bouche ,*

*Lors que dans mes transports, d'un
bruit soudain frappé,*

*J'eus peur pour le secret qui m'estoit
échapé.*

*Mais de quel doux moment ma
crainte fut suivie !*

*Luy seul vaut tous les soins que j'ay
pris en ma vie ;*

*Ce bruit qui me fit naistre un amou-
reux effroy ,*

*Venoit de mon Iris qui s'avançoit
vers moy.*

*Quel cœur en la voyant n'eust esté
sa conquête !*

*Ses cheveux seuls faisoient l'orne-
ment de sa teste.*

Honteuse que l'amour semblaît guider ses pas ,

Elle me faisoit voir un aimable embarras ,

Vn trouble dont le charme augmenta ma tendresse.

Sa taille paroissoit dans toute sa finesse ,

Et son Habit si propre à prendre la fraîcheur ,

Ne cachoit de son corps que la seule blancheur.

Elle ne fut jamais moins parée & plus belle.

D'abord qu'elle me vit ; Eh bien, Daphnis, dit-elle ,

Vous plaindrez-vous encore , & fais-je assez pour vous ?

A ces mots je courois embrasser ses genoux.

Mais elle m'arrestant avec un air severe ;

N'allez pas , poursuit-elle , attirer ma colere , Et

Et sortant du respect qui marque
un cœur charmé ,

Me montrer un Amant indigne
d'estre aimé.

*Je crus que ce discours , quoy que
plein de menace ,*

*Pouvoit à mes desirs permettre quel-
que audace ,*

*Et qu'enfin mon Iris apres tant de
rigueurs ,*

*Voudroit bien m'accorder de légères
faveurs.*

*Le temps, l'occasion, mes soins , ma
patience ,*

*Tout rendoit pardonnable un peu de
violence.*

*Je me jette à ses pieds , j'ose baiser
sa main.*

*Estoit-ce-là de quoy mériter son dé-
dain ?*

*Ce larcin d'un baiser devoit-il luy
déplaire ?*

*L'ingrate , m'accablant de toute sa
colere ,*

S'e

S'éloigne, & me défend de luy parler jamais.

J'ay beau me fondre en pleurs, je ne fais point ma paix.

En vain pour l'arrester, je presse, sollicite,

Ma perte fut jurée, & ma disgrâce, écrite,

Je la suis en tremblant. Eh quoy, luy-dis-je, Iris,

Pour trouver un prétexte à vos cruels mépris,

Venez-vous m'enhardir d'un regard moins severe,

Ou ne me cherchiez-vous dans ce Lieu solitaire

Qui laisse en liberté les mouvemens du cœur,

Que pour mieux me montrer toute vostre rigueur?

Suis-je assez malheureux? estes-vous satisfaite?

Bien loin que ma douleur retardast sa retraite,

Je

42 M E R C U R E

*Je la vis se hâster de sortir de ce
Lieu;*

*Et ne pûs en tirer qu'un eternal
adieu.*

*Ciel, je te prens pour Juge, Ay-je
commis un crime*

*Qui rende contre moy son courroux
légitime ?*

Vn regret eternal doit-il me déchirer ?

*Ne feray-je jamais que languir, que
pleurer ?*

*Mais tandis que ce cœur accablé de
tristesse*

*Conserve son ardeur, & toute sa
tendresse,*

*Et qu'il préfere encor ses plus vi-
ves douleurs*

*Aux plaisirs les plus doux qu'on
puisse prendre ailleurs,*

*Tandis qu'on me verra toujours ten-
dre & fidelle,*

*Iris, ma chere Iris, dy-moy, que
fera-t'elle ?* Vous

Vous aurez déjà appris la mort de Monsieur le Marquis de Hautefort, arrivée sur la fin de l'autre Mois. Il estoit Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant General en ses Armées, Premier & grand Ecuyer de la Reyne, Comte de Montignac, & de Beaufort, Vicomte de Segue, Baron de la Flete, &c. Ses lōgues années semblent avoir esté dès ce monde la récompense de sa charité. Elle estoit grande pour ceux qui avoient un véritable besoin d'en ressentir les effets; & ce qu'elle avoit de fort estimable, c'est qu'on n'en voyoit paroistre que ce qu'il luy estoit impossible de cacher. Le grand Hôpital qu'il a fait bâtir, & qu'il a fondé à Hautefort pour les Pauvres, leur rendra long-temps sa memoire précieuse. Monsieur le Comte de
Mor

Montignac son Frere, exerce présentement la Charge de Premier Ecuyer de la Reyne. Sa Majesté l'y avoit reçu en survivance il y a déjà quelques années.

Monsieur Olivier de Prélabbé, Trésorier General de l'Argentierie du Roy, est mort peu de jours apres.

J'ay à vous parler d'une autre Personne, dont la perte a causé de vifs regrets. Comme elle a esté suivie d'un Incident qui pourra trouver des Incrédules, vous voulez bien que je me dispense de vous la nommer. La chose est tres-surprenante. Cependant elle est arrivée à une Personne si digne de foy, qu'on ne la peut mettre au rang des contes qu'on fait tous les jours sur les matieres de mesme nature. Un Cavalier ayant beaucoup d'acquis
par

par l'étude, vouloit joindre la connoissance du monde aux lumieres qu'il avoit tirées d'une serieuse application , à tout ce qui peut éclairer l'esprit. Dans ce dessein, il quita le lieu de sa naissance , & vint à Paris , où il trouva aisement entrée dans les Compagnies les plus agreables. Il estoit de qualité , & avoit l'humeur si engageante , qu'en fort peu de temps il eut d'illustres Amis. On le souhaitoit par tout. Les Belles , à qui il prit l'habitude d'en conter , l'écoutoient favorablement , & il n'en voyoit aucune qui n'eust fait gloire de l'assujettir, s'il eust esté aussi prompt à s'engager qu'on luy marquoit de panchant à luy épargner l'ennuy de soupirer inutilement; mais comme il étoit delicat en toutes choses, il l'estoit sur tout en liaison de tendresse

dresse , & le Sacrement luy paroïssoit demander un si grand rapport d'humeurs , qu'estant Philosophe bien plus qu'il n'estoit Galant , il tenoit toujours son cœur dépendant de sa raison. Ainsi jamais Homme ne fut moins capable de se laisser ébloüir. Il n'estoit aucun mérite dont il n'apperçeust les taches , & ce qu'il voyoit de foible en examinant l'esprit , le defendant des surprises que luy faisoit la beauté , il estoit honneste pour tout le beau Sexe , sans qu'aucun attachement suivit ses honnestetez. Si l'entretien tomboit quelquefois sur le Mariage , il témoignoît de si bonne foy n'y vouloir jamais penser , qu'on fut convaincu de l'aversion qui l'en éloignoit. On prit ses mesures là-dessus , & sa complaisance le faisant toujours aimer , il suffisoit qu'il

qu'il fust propre à tout pour luy faire conserver ses plus cheres connoissances. Il mena dix ans ce genre de vie , & quelque embarras d'affaires l'ayant enfin rappellé chez luy , il retourna fort souhaité de ceux qui l'avoient connu. Quoy qu'il fust party tout plein de merite , on luy en trouva encor davantage quand on le revit. Il avoit l'esprit plus doux, les manieres plus aisées , & ce que l'étude laisse souvent de sauvage avoit esté corrigé par la politesse que donne l'air du grand monde. Si-tost qu'il fut arrivé, il se fit instruire de ce qui s'estoit fait de changemens pendant son absence. On luy nomma de fort jolies Dames , qu'il ne connoissoit que par leurs Familles , & entr'autres on luy parla d'une jeune Veuve dont le Mary estoit mort

mort depuis deux ans. Elle estoit d'une des meilleures Maisons de la Province; & la Charge que ce Mary avoit possédée luy donnant un rang considerable, tout ce qu'il y avoit de Personnes de qualité, & dans la Ville, & aux environs, avoient pour elle de grands esgards. Le Cavalier écouta ce qu'on luy dit de ses belles qualitez, comme une exageration ordinaire à ceux qui n'ont pas le discernement fort fin. Il ne doutoit point qu'elle ne fust belle, bien faite, & spirituelle comme on la peignoit. Ces avantages sont communs à bien des Dames; mais quand on vantoit la solidité de son esprit, la justesse de son raisonnement, & cette inébranlable droiture de sentimens qui est le vray caractère des belles ames, il commençoit à estre incredule, & s'imagi

s'imaginant sur ses épreuves qu'on en jugeoit trop legerement, il estoit persuadé qu'un examen un peu rigoureux luy feroit trouver en elle , les mesmes défauts qui l'avoient blessé dans les plus aimables. Ce qu'il estima beaucoup dans cette jeune Personne, ce fut le refus qu'elle avoit fait depuis son veuvage de plusieurs Partis fort avantageux. Sa conduite qui avoit esté toujours tres-reguliere du vivant de son Mary, & qu'on luy disoit suivie du dessein qu'elle témoignoit avoir de demeurer toujours Veuve, luy donna l'idée d'une fort grande vertu. Dans cette secrète disposition d'estime, il résolut de l'étudier. Les premieres entreveuës se firent avec assez d'enjouement. Ils avoient tous deux l'humeur agreable , & la Dame n'estant pas moins belle :

Octobre 1680.

C

que le Cavalier estoit bien fait, plus ils se voyoient, plus ils paroïssent contens l'un de l'autre. Le Cavalier, qui épioit toujours les défauts qu'il présuinoit dans la Dame, vivoit avec elle sans aucun soupçon que son cœur le pût trahir, mais enfin il fut la dupe de sa confiance; & soit qu'effectivement la jeune Veuve fust aussi parfaite qu'on la publioit, soit que l'amour qui se rendit maître de sa raison sans qu'il y prît garde, luy communiquât son aveuglement, il la crut toute accomplie, & l'aimant autant qu'elle luy parut aimable, il ne songea plus qu'à toucher son cœur. Ses soins redoublèrent, & quand il n'eust pas déclaré sa passion, ses empressements disoient tant de choses, que la belle Veuve les eust entendus. Elle plaignit sa foiblesse, & tâcha de

de l'en guerir ; mais il estoit de sa destinée de l'aimer avec excès, & quoy qu'elle fist , elle ne put le reduire à regler ses sentimens. Si elle luy faisoit voir qu'il l'avoit loüée luy mesme d'avoir renoncé au Mariage, & qu'elle s'estoit déclarée trop hautement pour se pouvoir démentir sans honte, il répondoit qu'il ne valoit pas qu'elle se gesnast pour le rendre heureux. Le seul plaisir de la voir devoit borner ses pretentions, & il luy juroit qu'il vivroit content, pourveu qu'elle luy permist de ne vivre que pour elle. Son mérite qui estoit extraordinaire joint à l'avantage qu'il luy donnoit sur tant de Femmes qui n'avoient pû réussir à se faire aimer, estoit un charme des plus engageans. Il ne s'agissoit que de voir un Homme aimable, & cet innocent com-

merce ne luy donnant rien à se reprocher , elle crut injuste de luy refuser ce qu'il demandoit. C'estoit gain de cause pour le Cavalier. Il connoissoit la delicatesse de sa vertu, & ne doutoit point que le temps ne fist ce qu'il feignoit de n'attendre pas. En effet , les longues visites donnerent bientost lieu à la médifance. On murmura de les voir inseparables , & les contes qu'on en fit estant venus à la Dame , elle ouvrit les yeux sur l'engagement qu'elle s'estoit fait. Elle n'estoit point si aveugle , qu'elle ne conust qu'on avoit sujet de la soupçonner , & son innocence ne la justifiant point aupres du Public , elle se vit dans un étrange embarras. L'intérêt de sa réputation luy demandoit un grand sacrifice , & quand elle eust eu la

force

force de s'en imposer la nécessité, elle trouvoit dans une rupture des apparences d'un dépit d'amour, & c'estoit assez pour alarmer sa vertu. Comme ses pensées l'inquieterent, elle ne put si bien cacher ses chagrins, que le Cavalier ne s'en apperceust. Il l'obligea de luy en dire la cause, & prit ce temps pour servir sa passion. Apres l'avoir assurée que s'agissant de sa gloire, il n'y avoit rien qu'il ne fust prest de sacrifier, il luy dit qu'il consentoit à s'éloigner d'elle pour jamais, si elle croyoit que l'arrest de son exil pust faire cesser ses inquietudes; mais qu'il craignoit bien que les Médifans, pour l'empêcher de jouir de son malheur, n'imputassent à des motifs desavantageux, ce qu'elle feroit par le seul scrupule de sa vertu, & qu'elle

devoit examiner , si ayant à se faire violence pour soutenir l'intérêt qui luy estoit le plus cher, il n'y avoit rien de plus doux pour elle que la mort d'un Homme qui l'aimoit avec le plus tendre attachement. Ces paroles firent comprendre à la Dame , que le moyen le plus seur de mettre à couvert sa gloire , estoit d'épouser le Cavalier. Elle se l'estoit déjà dit elle - mesme ; & sur ce qu'enfin elle s'échapa à condamner devant luy l'imprudence qu'elle avoit eüe de s'en faire une espece de necessité , il luy fit voir d'une maniere si respectueuse , & si passionnée tout ensemble , que leur Mariage devoit estre écrit au Ciel , puis qu'ayant tous deux resolu de vivre libres , ils n'avoient pû éviter l'engagement où ils se trouvoient

voient , qu'après avoir un peu balancé , elle se rendit à ses prières. Elle voulut seulement qu'il s'étudiaſt luy - meſme pendant un mois , pour mieux connoiſtre ſi ſa paſſion eſtoit fondée ſur la vraye eſtime , parce qu'elle avoit une telle délicateſſe d'ame, que ſi après la démarche qu'elle alloit faire pour luy , il eſtoit capable de changer de ſentimens, ſa mort , qui ſeroit inévitable, luy donneroit lieu de ſe reprocher éternellement d'en avoir eſté la cauſe. Vous jugez bien ce qu'un Homme auſſi paſſionné que le Cavalier put répondre à une déclaration ſi obligeante. Il marqua ſa joye par mille transports , & comme il luy fut permis d'agir en Amant , il ſe trouva ſi remply de ſon bonheur, qu'il n'y avoit aucune fortune, qui luy

parust égaler la sienne. L'esprit, les manieres, certains agrémens plus touchans que la beauté, tout le charmoit dans l'aimable Veuve. Elle n'estoit pas moins satisfaite de son costé du merite qu'elle decouvroit tous les jours dans son Amant; & la résolution qu'elle avoit prise n'ayant pû longtemps demeurer secreete, bien loin de l'entendre condamner, elle eut le plaisir de voir son choix approuvé de tout le monde. Le mois expira, & on signa les Articles. Le Cavalier, qui parloit par tout de sa belle Veuve, voulut faire voir par des apprests extraordinaires, combien il se renoit glorieux de la preference qu'elle luy donnoit. Le jour estoit pris, tous ses Amis conviez, & l'heureux moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, estoit

estoit tout prest d'arriver , quand cette aimable Personne fut tout à coup attaquée de fièvre , mais avec une telle violence , que le transport au cerveau suivit , avant les premiers remedes. On fit aussi - tost assembler les Medecins. Chacun se servit de ses lumieres pour arrester le cours de son mal , mais il fut plus fort que tous les secours qu'on tâcha de luy donner , & dès le troisiéme jour la Dame mourut, sans que la raison luy fust revenue. Je n'entreprends point de vous dépeindre la douleur du Cavalier. Apres s'estre défendu dix ans des surprises de l'amour , il s'estoit laissé charmer d'une des plus aimables Personnes qui fut jamais , & il est croyable qu'en la perdant, il s'imagina avoir tout perdu. Aussi son desespoir fut-il

C v

58 MERCURE

excessif. Il l'embrassa plus de mille fois toute morte qu'elle estoit, & il fallut l'arracher de force d'aupres de son corps pour faire finir ses cris & ses plaintes. Il parut stupide pendant quelques jours, & ouvrit enfin la bouche, mais il ne l'ouvrit que pour parler de sa chere Morte. Il se peignoit à toute heure ce merite surprenant qui l'avoit forcé d'aimer; & si on vouloit adoucir ses déplaisirs, il falloit qu'on l'entretinst des aimables qualitez de cette belle Personne. Il demandoit sans cesse à la voir, & luy adressoit le plus souvent la parole comme s'il l'eust veüe, & qu'elle eust esté en état de luy répondre. Apres quinze jours passez dans cette agitation d'esprit, un soir que s'estant couché sur les onze heures, il resvoit
profon

profondement à ce qui faisoit sa seule occupation, il crut entendre quelqu'un qui frapoit à sa Fenestre. L'Apartment estoit bas, & donnoit sur un Jardin. Ce bruit ayant redoublé, il sauta du Lit, & voulut sçavoir ce qui le causoit. Quoy que la nuit fust sans Lune, les Etoiles faisoient assez de clarté pour luy donner lieu de distinguer les objets. La Fenestre ouverte, il regarda dans tout le Jardin, & ne vit personne. En la refermant, il entendit comme un remuement de Taffetas, & alla se recoucher sans y avoir fait de reflexion. Il s'abandonna tout de nouveau à ses premieres idées; & lors qu'il estoit le plus attaché à se faire le portrait de sa chere Veuve, une lueur sombre qui commença d'éclairer la Chambre, luy fit ouvrir

80 M E R C U R E

vrir un Rideau pour voir d'où elle venoit. Cette lueur augmenta toujours, & devint si grande en fort peu d'instans, que plusieurs Flambeaux allumez ensemble, n'auroient pas fourny plus de clarté. Le Cavalier embarrassé de cette lumiere, le fut encore davantage quand on ouvrit tout - à - coup les Rideaux du pied du Lit. En mesme temps l'aimable Personne qu'il demandoit tous les jours à voir, parut dans un air modeste, & se tint debout en le regardant. Elle avoit le mesme Habit qu'il luy avoit veu quelques jours avant sa mort, & la pâleur qui estoit sur son visage n'avoit changé aucun de ses traits. Quelque frayeur que luy dust causer une apparition si peu attendue, la joye d'estre visité

visité par une Femme qu'il avoit chérie uniquement , luy fit soutenir sa veuë avec une fermeté qu'aucun tremblement ne démentit. Il la regarda quelque temps sans luy rien dire. Elle fit la mesme chose , & enfin remuant les levres sans prononcer aucune parole , elle sembla luy faire connoistre qu'elle attendoit qu'il la pressast de parler. Alors ramassant toute l'intrepidité que beaucoup de force d'esprit luy avoit acquise , il la conjura de luy apprendre ce qui l'amenoit , avec assurance d'obtenir de luy tout ce qu'il pourroit pour son repos. La Dame parla dans le mesme temps , & apres luy avoir fait promettre qu'il feroit pour elle ce qu'elle avoit à luy demander, sans vouloir qu'elle

expli

expliquast le sujet de sa demande, elle le pria de prendre la Poste le lendemain, & de se rendre à une Ville des plus considérables de France qu'elle luy nomma, & dont il estoit éloigné de vingt cinq lieuës. Elle luy marqua une des Places publiques dans laquelle il devoit trouver un Homme dont elle luy fit la peinture, tant pour l'Habit qu'il auroit, que pour les traits du visage. Elle ajoûta qu'il falloit qu'il luy mist vingt Pistoles entre les mains, & qu'il le priaist qu'il ne fust jamais parlé de l'affaire qu'il sçavoit. Le Cavalier l'assura qu'il feroit de point en point ce qu'elle venoit de luy ordonner, & voulut entrer en conversation avec elle sur beaucoup de choses. La Dame branla la teste pour toute réponse,

réponse , le regarda encor quelque temps , ferma le Rideau en suite comme elle l'avoit ouvert, & disparut aussitost avec la lumiere. Vous pouvez vous figurer dans quelle surprise il demeura. Il eust crû avoir rêvé, s'il eust dormy un moment ; & mesme comme il estoit fort persuadé que les apparitions d'Esprits sont pour la plûpart l'effet d'une imagination échaufée, il n'eust point douté que sa continuelle application à se rappeler l'image de sa chere Veuve, n'eust produit l'aimable Fantôme qu'il avoit veu, si ce qui suivit ne l'eust convaincu de la verité. Il prit la Poste sitost qu'il fut jour, arriva au Lieu où il s'estoit obligé d'aller ; rencontra l'Homme dont il s'agissoit, & luy fit son compliment en luy offrant vingt Pistoles. Cet Homme l'envisagea

visagea fixement avant qu'il les voulust prendre ; & apres avoir un peu relvé , il luy dit qu'on n'eust plus d'inquiétude , qu'il consommeroit l'affaire, & que jamais on n'en entendroit parler. Le Cavalier n'a pû revoir depuis ce temps-là , 'a chere Personne qu'il ne cesse point de regretter, quoy que l'ayant jour & nuit devant les yeux, il ait souhaité cent fois une seconde apparition. Ceux qui le connoissent doutent d'autant moins de l'Avanture , que sa probité met son témoignage hors de tout soupçon. Cependant il ne faut pas croire trop légèrement aux Esprits. Il en est de toute espece , & beaucoup de ceux qui parlent ne sont pas sans corps. Ecoutez celuy que le Solitaire de Carpiage a introduit dans le plaisant Conte que je vous envoie.

Ce

Ce Solitaire est un Gentilhomme tres-spirituel , dont plusieurs galans Ouvrages que vous avez déjà veus de luy, ont eu l'approbation de tout le monde.



LE DIABLE DE MARSEILLE.

C O N T E.

QU'il m'est doux de vous voir
après dix ans d'absence,
Avec un teint si frais & si fleury!

Il paroist bien qu'à Caillery
Vous ne faisiez pas penitence,

(*Disoit Sabine à son Mary.*)

Le Bon-homme pourtant avoit chagrin dans l'ame.

Au sortir du Navire il avoit rencontré

Un Parent inconsideré

Qui

*Qui l'avoit trop instruit des amours
de sa Femme.*

*Plusieurs Marquis la trouvoient à
leur gré,*

*Quoy qu'elle fut déjà dans son sep-
tième lustre;*

*Mais parmy ce tas de Galans,
Un Chevalier d'une Maison illu-
stre*

*Se faisoit distinguer par mille beaux
talens*

*Qu'il avoit en naissant reçeus de
la Nature,*

*Et dont le monde & la lecture
Avoient depuis augmenté les bril-
lans.*

*Jugez s'il fit tout seul les frais de
l'avanture,*

*Après ce que je viens de vous dire
de luy.*

*Aussi c'estoit ce qui caufoit l'ennuy
De ce Bon-homme involontaire,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un autre
eust l'usufruit D'un*

*D'un Champ dont il estoit le vray
Proprietaire.*

*Il crût pourtant qu'il estoit ne-
cessaire ,*

*Avant que de faire du bruit ,
De voir plus clair dans cette affaire.
Je sçauray tout , disoit-il , cette
nuit.*

*Allons voir quelque Amy fidelle
Qui veuille me donner en cette
occasion*

*Des témoignages de son zele,
Et sur qui mes malheurs fassent
impression ;*

*Sortons. Dès qu'il est dans la
Ruë ,*

*Un jeune Homme sur luy se ruë,
Et luy passe les bras au cou,
En luy disant , mon cher Horace,
Quand je devrois estre crû fou,
Il faut qu'icy je vous embrasse.
Ces marques de vostre amitié
(Dit le Mary disgracié)*

Me

Me font d'un grand secours dans
l'état déplorable
Où l'infidélité de ma Femme m'a
mis.

Je croy qu'estant de mes Amis,
Vous voudrez bien me rendre un
service notable.

*Que ne ferois-je point pour vous?
Cà, de quoy s'agit-il? Je suis de
tout capable.*

Je voudrais que ce soir sous la
forme d'un Diable
Vous eussiez la bonté de vous
glisser chez nous.

Je prétens m'éclaircir de mes soupçons jaloux

Par un innocent stratagème,
Qui depuis un moment m'est ve-
nu dans l'esprit.

Je vous feray cacher sous nostre
Lit,

Mais... Je me fais un bien suprême
De vous servir ; point de mais , s'il
vous plaist, Vous

Vous obliger est mon seul interest.
 Hé bien donc , armez - vous de
 quelque grosse Chaîne ,
 D'un Saye noir , d'un Masque
 laid ,
 Et cette nuit faites l'Esprit Fo-
 let.

Ma Femme assurément , si le re-
 mords la gésne ,
 Tremblant d'un Esprit contre-
 fait ,

*M'avouëratout. Cela vaut fait ,
 Ne vous en mettez point en peine.
 Le stratageme réussit ,*

Dés que Sabine fut au Lit ,

Son Atary lui dit , ma Mignonne,
 Si tu veux que je te pardonne ,
 Confesse-moy la verité.

N'as tu point par fragilité ,

Où bien par pure incontinence,
 Fait quelque brèche à ta pudicité,
 Pendant le temps de mon ab-
 sence ?

de

Cà,

Cà , la main à la conscience ,
 Parle - moy sans déguisement.
 Non. Non > mais... Non, vous dis je.

Ah ! je veux que le Diable
 Me vienne prendre en ce mo-
 ment ,

Si du plus foible engagement
 Il peut me convaincre coupable.

Nostre prétendu Diable alors
 Sort de sa niche , & fait un va-
 carme effroyable.

Sa mine affreuse , & les remords
 Forcent Sabine à se dédire ,

J'avoueray tout , faites qu'il se re-
 tire :

Dit-elle en tremblant , quand vous
 estiez dehors ,

J'ay... Quoy ? C'est peu de chose.

Achieve , misérable
 Reptique de Mary , que la douleur
 m'accable.

Un Chevalier... Hé bien ? La pitié,
 ses transports...

60

Ah

Ah Coquine ! *Pardon , j'en suis
inconsolable ,*

Et vous promets qu'à l'avenir...

Ne promets rien , *luy dit le
Diable,*

Que tu ne sois en état de tenir.

La description que je vous en-
voyay la dernière fois du Vais-
seau appelé *l'Entreprenant*, vous
fit admirer ce superbe Bâtiment.
Vous apprendrez aujourd'hui
qu'il a glorieusement soutenu l'a-
vantage de son nom dans un
Combat entrepris contre deux
Vaisseaux Portugais, au commen-
cement de l'autre mois. Si le suc-
cès en a esté grand pour Mon-
sieur le Chevalier de Lhery dont
il prend les ordres , il n'y a pas
lieu de s'en étonner. Outre qu'il
ne fait que des actions extraor-
dinaires depuis qu'on le voit dans
le

le Service , que n'est-on point capable d'exécuter en commandant un Vaisseau qui a eu l'honneur de recevoir le plus Grand Prince qui fut jamais ? Les nouvelles du Combat dont je vous parle, furent apportées à la Cour le Dimanche 13. du mois par Monsieur le Baron des Adrets, qui rendit un compte fort exact au Roy de la maniere que s'est passée l'Action, & de la bravoure avec laquelle tous les Officiers se sont conduits. Vous en trouverez les circonstances dans la Lettre que je vous envoie. Elle est d'un Témoin tres-digne de foy.



A MONSIEUR ***

Vous prenez trop d'intérêt à la gloire de Monsieur le Chevalier de Lbery, pour ne vous pas faire part

part de celle qu'il a remportée depuis peu de jours. Je vous en vray parler comme un Homme qui me suis trouvé à tout. Le 10. de Septembre, à quinze lieues de la Riviere de Lisbonne, nous découvrîmes à cinq heures du matin deux Vaisseaux qui estoient à six heures au vent, & qui avoient mis toutes leurs Voiles pour venir sur nous. Monsieur le Chevalier de Lhery poursuivit sa route; mais voyant qu'ils s'obstinoient à le suivre, il crût que c'estoient Vaisseaux de guerre, & en mesme temps il commanda de revirer vers eux, & de faire force voiles afin de les joindre. Le premier, qui estoit de cinquante-quatre Pieces de Canon, nous passa au vent à une portée de Mousquet, & arbora le Pavillon de Portugal. Monsieur le Chevalier de Lhery luy fit voir celui de France; & ce Vais-

Octobre 1680. D

seau passant sans rien dire pour aller à celui qui avoit la Flâme, & qui estoit sous le vent de nous (c'estoit un Vaisseau de soixante Pièces de Canon de fonte) il nous entendit en larguant les basses Voiles, & demeura sous ses deux Huniers. L'autre nous suivit pour se joindre à son Commandant, duquel nous estant approchez à portée de Pistolet, & ayant largué comme luy nos basses Voiles, Monsieur le Chevalier luy cria qu'il eust à saluer le Vaisseau du Roy de France son Maître. Le Portugais répondit qu'il n'entendoit pas ce qu'on luy disoit ; & Monsieur le Chevalier luy ayant encor crié que s'il vouloit plus longtemps ne le pas entendre, il feroit tirer dessus, & le couleroit à fond, le Portugais repartit qu'il alloit nous envoyer sa Chaloupe. Il le fit incontinent, & elle arriva avec un Capitaine

Capitaine & un Lieutenant qui monterent dans nostre Bord. Ils dirent a Monsieur le Chevalier de Lhery qu'on les avoit enuoyez pour sçavoir de luy s'il estoit Officier General, parce que leur Commandant n'avoit ordre que de saluer les Generaux. Mr. le Chevalier répondit qu'ils devoient bien voir qu'il ne portoit point de marque d'Officier General, & qu'il commandoit un simple Vaisseau de guerre, mais que cependant il prétendoit qu'ils le saluassent, & qu'ils pouvoient aller avertir leur Commandant, que s'il manquoit à le faire, il le couleroit à fond. Ces deux Officiers ayant assuré Monsieur le Chevalier de Lhery que leur General ne se soumettroit point à le saluer, ajoûterent qu'il avoit à prendre garde à ce qu'il entreprenoit, parce qu'ils ne croient pas qu'il luy

fast aisé de sortir de cette affaire à son avantage. Monsieur le Chevalier repliqua qu'ils estoient bien temeraires, d'oser entrer en comparaison avec le Pavillon du plus Grand Roy de la Terre, & qu'il n'attendoit que la réponse de leur Commandant, pour leur faire voir dequoy il estoit capable, s'ils refusoient plus longtemps de se mettre à leur devoir. Ils ne furent pas plutost retournez à leurs Vaisseaux, que mettant toutes les Voiles dehors pour s'en aller, ils crierent qu'ils ne salueroient pas. Alors Monsieur le Chevalier de Lhery ne balança plus. Il les fit charger, estant toujours à portée de Pistolet. Le combat s'échauffa extrêmement pour ce qui regarde la Mousqueterie. Quant au Canon, le feu en estoit continuel. Il n'y avoit presque point de vent, mais la Mer estoit un peu agitée.

agitée. C'est ce qui nous empêchoit de nous servir de nôtre Batterie basse , à la reserve de quatre Pieces de Canon. D'ailleurs, nôtre Vaisseau estoit si chargé par les cent Pieces de Canon embarquées pour le Roussillon , que nous n'osions ouvrir nos Sabords , dans la peur de couler bas. Il n'en estoit pas de même du Portugais , qui se servoit de tout son Canon. Le combat dura deux heures dans cette situation , c'est à dire toujours à la portée du Pistoler ; mais comme Monsieur le Chevalier de Lhery s'apperçut que le Portugais tiroit un grand avantage de sa Batterie basse , il passa un peu devant luy , & se mit en travers sous son Beau-pré. Cette Manœuvre fine & faite si à propos , mit le Portugais en désordre. Monsieur le Chevalier le serra encor de plus pres , & fit faire

un feu épouvantable de Mousqueterie & de Canon, sans qu'il nous pust tirer un seul coup ; si-bien que pour ne nous point aborder, & se tirer d'un si méchant pas, il voulut prendre vent devant. Ce fut alors qu'il se vit desarmé de toutes ses Voiles, des Manœuvres, d'une partie de ses Vergues, & démasté de son grand Mast de Hune. On le chargea de nouveau, & il reçut encore plusieurs coups de Canon à l'eau, & qui commençoient à le faire couler à fond. Dans cette pressante extrémité, tout prest à périr, & n'ayant plus aucune ressource, il envoya sa Chaloupe, avec les mesmes Officiers, demander quartier à Mr le Chevalier de Lhery, avec offre de le saluer comme il voudroit. Mr le Chevalier luy fit grace, & luy ordonna de saluer d'onze coups de Canon, & l'autre Vaissseau d'autant

d'autant, ce qui fut exccuté ponctuellement. Mr le Chevalier de Lhery fit seulement rendre trois coups de Canon au Commandant. Les Officiers Portugais qui vinrent à bord, nous dirent qu'il y avoit cinq cens Hommes sur son Vaisseau. Nous avons perdu peu de monde dans le combat. Mr le Chevalier de Lhery a esté blessé d'un éclat d'un Boulet à deux testes, qui coûta la vie à un Matelot qui estoit auprès de luy. Cet éclat luy donna dans une cuisse dont il eut une partie emportée au Siege de Candie. Monsieur le Chevalier de Beaujeu Enseigne, a esté aussi blessé. Il est certain que s'il y eust eu guerre entre la France & le Portugal, Monsieur le Chevalier de Lhery se seroit rendu maistre de ces deux Vaisseaux. On ne scauroit assez admirer la Manœuvre glorieuse avec laquelle il s'est tiré d'embar-

ras , estant extraordinaire qu'un seul Vaisseau en ait fait saluër deux autres de force apres un combat de plus de quatre heures. Enfin il faut demeurer d'accord que la bonne & fine Manœuvre de ce Chevalier , jointe à la fermeté avec laquelle il donna ses ordres pendant cette attaque , nous a fait sortir tres avantageusement d'une affaire que peu de Gens auroient entreprise. Je suis vostre tres &c.

Je n'ay rien à ajoûter à cette Relation. Elle vous fait voir l'intrepidité & la conduite de Mr le Chevalier de Lhery. Il me seroit inutile de vous repeter ce que je vous ay dit de sa Maison dans une autre Lettre. Il y a trois cens cinquante ans qu'elle avoit l'honneur de commander les Armées
du

du Roy en Champagne. Depuis que Monsieur le Baron des Adrets a apporté la nouvelle de ce Combat, on a eu des Lettres de plusieurs Particuliers dattées de Lisbonne. Elles marquent que ces deux Vaisseaux se sont trouvez en si méchant ordre, qu'ils ont eu beaucoup de peine à gagner le Port. Il y a eu près de six vingts Morts de leur costé, & pour le moins soixante blesez.

La connoissance des Fables est d'une si grande utilité pour la jeunesse, qu'on ne doit pas s'étonner si les Jesuites qui n'épargnent rien pour l'avancement de leurs Ecoliers, font des Disputes publiques sur cette matiere. Elles ont esté remarquables à Toulouse le premier jour du mois de Septembre. Un jeune Ecolier d'environ onze ans, y parut sur

82 M E R C U R E

un Theatre , en présence d'une illustre & nombreuse Compagnie composée du Parlement , & de tout ce qu'il y a de Gens de Lettres dans cette fameuse Ville. Il commença un tres-beau Discours Latin , par lequel il fit connoistre combien la Fable estoit necessaire, & les agrémens qu'on y trouvoit. Ce Discours finy, on distribua des Théses , qui contenoient l'origine de tous les Dieux , Celestes, Terrestres, Maritimes, & Infernaux, leurs divers noms, les Pais où ils avoient esté adorez, & leurs principales Actions. Ce jeune Ecolier offrit de fort bonne grace de répondre sur toutes ces choses, en Latin ou en François indifféremment. Un Jesuite celebre pour son sçavoir, & fort distingué par son beau genie , fit l'ouverture des Théses, & poussa

Sou

le Soutenant sur les matieres les plus difficiles. Il s'en tira avec une liberté d'esprit merveilleuse, & charma tous ceux qui estoient venus pour l'écouter. Monsieur de Fieubet, Fils de Monsieur le Premier Président de Toulouse, qui n'est guère plus âgé que celui dont j'ay commencé de vous parler, l'attaqua d'une maniere tres-fine, & l'on ne sçavoit ce qu'on devoit admirer le plus, ou la subtilité de celui qui interrogeoit, ou la vivacité d'esprit & la prodigieuse mémoire de celui qui répondoit. Ce combat dura deux heures, sans que ce dernier se laissât embarrasser par aucune des Questions qui luy furent faites. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'il cita, mais fort à propos, plus de deux mille Vers d'Horace, de Virgile, d'Ovide, & des autres

tres Poëtes qui ont traité des fauf-
fes Divinitez. La grace & la bon-
ne mine du Soutenant, ne contri-
buoient pas peu à luy attirer l'ap-
plaudissement de ses Auditeurs.
Il est Fils de Monsieur le Procu-
reur General du Parlement de
Toulouse , qui ne cede à feu Mr
le Mazuyer son Pere , qui est
mort Chef de ce mesme Parle-
ment , ny en mérite , ny en sça-
voir , ny en zele pour le service
du Roy, & pour le bien de l'Egli-
se. Toute la Ville parle encor a-
vec éloge de ce fameux Magis-
trat , qui a rendu de tres-impor-
tans services à sa Majesté , estant
Maistre des Requestes , Inten-
dant en Catalogne, & enfin Pre-
mier Président dans la Capitale
du Languedoc. Dans le temps
que la Contagion y faisoit d'af-
freux ravages , il ne cessa point
d'en

d'envoyer ses ordres pour le soulagement des Malades, de les visiter dans leurs Hutes, & de leur faire donner tous les Remedes possibles, jusqu'à-ce qu'enfin il fut luy-mesme attaqué du mal commun, & mourut en servant les autres, comme victime de sa charité.

S'il n'est pas nouveau qu'en pratiquant les Malades on soit atteint de leur mal, il l'est encore moins qu'en allant chercher à guerir le corps, on recoive des blessures qui penetrent l'ame, & dont on a longtemps à souffrir. C'est la destinée de beaucoup de Buveurs d'eau. Un Cavalier d'autant de mérite que de naissance, en a fait l'épreuve. Une legere incommodité l'ayant fait venir en un Lieu fameux, par le grand nombre de Personnes de qualité
de

de l'un & de l'autre Sexe qui s'y trouvent tous les ans, il y rencontra une jeune Dame dont la beauté le charma. Comme il n'estoit pas d'humeur à languir sans s'expliquer. il luy déclara sa passion. La Dame tourna galamment la chose, & consentit qu'il l'aimast, pourveu que ce fust de bonne amitié. Cependant un Oncle critique qui buvoit des eaux comme elle, luy opposant le Qu'en-dira-on dès les moindres assiduez qu'on luy rendoit, le Cavalier qui ne put la voir autant qu'il auroit voulu, eut recours à l'écriture. Voicy la premiere Lettre qu'il luy fit donner. Elle est mêlée de Prose & de Vers, & d'une manière assez agreable, pour vous faire confesser qu'il doit estre amy des Muses.

A

A MADAME
 LA MARQUISE
 DE V***

IRis, je vous ay veuë, & c'est as-
 sez vous dire,
 Que l'Amour veut enfin que pour
 vous je soupire.

Les traits que vos beaux yeux
 font par tout redouter,
 Ne sont point de ces traits, que
 l'on puisse éviter.

En vain ce libre aveu tient vôtres
 ame alarmée,

Je suis né pour aimer, & vous pour
 estre aimée,

Et par les nœuds secrets d'un
 mutuel accord,

C'est à chacun de nous à remplir
 nostre sort.

Vos

Vos rigueurs contre moy seroient
de foibles armes ;

En feriez-vous briller moins d'a-
traits, moins de charmes,

Et pour fuir ces rigueurs , quels
que fussent mes soins,

Estant belle toujours, vous aime-
rois-je moins ?

Croyez-moy , la revolte est par
tout condamnée,

N'allons ny vous, ny moy, contre
la Destinée,

Et tâchons d'éviter ce qu'on
court de hazard

A rejeter son ordre, ou s'y rendre
plus tard.

C'est sans aucun regret, Iris, que
je vous aime,

Faite pour tout charmer , agreez
le de mesme,

Tous deux avec l'Amour tâchons
d'en bien user,

Et ne l'obligeons point à nous ty-
ranniser.

Qui

Qui l'eust crû, quand j'estois maître
encor de mon ame,

Que le séjour des eaux m'en feroit
un de flâme,

Et qu'ainsi tout d'un coup, par un
charme vainqueur,

Où l'on guérit les corps, on dût
blesser mon cœur ?

C'en est fait, je me rends; mais du
moins, quand je cede,

La cause de mon mal peut estre
mon remede.

Je l'ay pris à vous voir, & quel
qu'en soit le cours,

Je seray soulagé, si je vous voy
toujours.

Mais n'en consultez point ce dou-
cereux Critique,

Ce grand Speculatif en fausse
politique,

Qui toujours réservé, toujours
mysterieux,

A

A peine à vous laisser la liberté
des yeux.

Si son Qu'en dira t-on empêche
qu'on vous aime,

Vous voyant sans Amans , qu'en
direz vous vous-mesme,

Et que vous servira d'avoir avec
le jour

Reçu l'heureux talent de don-
ner de l'amour ?

De ses froides leçons fuyant l'in-
digne piege,

Jouïssiez malgré luy d'un si beau
privilege,

Et prenant sur mon cœur un pou-
voir absolu ,

Veüillez ce que de vous le Sort
a resolu.

*Je sçay bien , Madame , que
c'est prendre quelque soin de mon
repos , que vous obstiner comme
vous faites à vouloir que je regle
sur*

*sur les termes de la bonne amitié,
l'ardente passion que vous m'avez
inspirée. Vous estes faite d'une ma-
niere à ne laisser jamais vos Escla-
ves en pouvoir de rompre vos fers,
& je conçois aisément qu'il n'y a
rien de plus dangereux que de vous
abandonner sa liberté sans re-
serve.*

L'amour que j'ay pour vous par
mille inquietudes,
M'a déjà fait sentir ce qu'il m'en
doit coûter,
Et sur un ton bien haut vous me
ferez chanter,
Si je m'en raporte aux pré-
ludes.
Dans la Mer où je vogue il est
mille Rochers
Dont pâliroient les plus hardis
Nochers,

Mais

Mais la peur d'y petit touche peu
mon courage.

Mon cœur sous les dangers s'enfle
d'un noble orgueil ,
Et par la beauté de l'écueil.
Il fait vanité du naufrage.

*Ainsi, Madame , laissons , s'il
vous plaist , les choses en l'état où
elles sont. Si mes chaînes sont trop
lourdes à porter , vous me les ver-
rez traîner avec joye , & il n'y a
rien de si déterminé de ma part
que l'hommage eternal de ma ser-
vitude.*

De mes maux je voy le goufre,
Et qu'avant que d'en mourir ,
Ce qui me reste à souffrir
Passera ce que je souffre ;
Mais quel que soit le tourment
Qui m'attende en vous aimant,
Il n'a rien que j'apprehende.

Je

Je me plais dans mes ennuis,
Et tout battu que je suis,
Je veux bien payer l'amende.

*Comme en cela il n'y a des pei-
nes que pour moy , il me semble que
c'est sans aucun sujet que le scrupule
vous prend. Ce que vous appelez
amitié qui ne tire point à conse-
quence, est accompagné de langueurs
bien incommodes , & je doute fort
que vous les ayez examinées quand
il vous a pris envie de l'établir en-
tre nous.*

Agiſſons de bonne foy,
La main ſur la conſcience.
L'amitié ſans conſequence
Eſt-elle de bonne aloy
Pour qui comme vous & moy
En connoiſſa la nonchalance ?
Si ſous ce terme adoucy,
De quelque amoureux ſoucy
L'on

L'on tient l'intrigue secrete ,

Le terme vous est permis ;

Mais, de grace, estes-vous faite

Pour n'avoir que des Amis ?

Non, Madame, vous estes trop belle & trop aimable, pour consentir à n'estre pas toujours aimée de la plus noble maniere dont on puisse aimer; & les charmantes qualitez qui vous donnent tant d'avantage parmy celles de vostre Sexe, me sont trop connues pour me laisser jamais affoiblir le parfait amour, dont je vous ay fait connoistre la violence. D'ailleurs

Après avoir sans m'en rien dire

Rangé mon cœur sous vostre

empire,

Si de ses soins jamais vous vous

lassez,

Pour m'obliger à le reprendre,

non

Croyez

Croyez-vous que ce soit assez ,
Que vous offrir à me le rendre ?

*Il est juste que vous le gardiez ,
puis que vous en avez fait vôtre
conquête , & il n'y auroit point de
tyrannie pareille à la vôtre, si vous
prétendiez l'assujétir à se défaire
des sentimens passionnez qui l'atta-
chent tout à vous. Ne faites point
là-dessus l'essay du pouvoir qu'il
vous a donné sur luy. Aussi-bien
ce seroit un ordre fort inutile que
celuy qu'il en recevroit , & il ne
pourroit produire autre chose qu'un
secret dépit de l'injuste contrainte
que vous luy en voudriez imposer.*

Quand deux beaux yeux , de
leur gloire jaloux ,
Étalent tout ce qui peut plaire ,
Un pauvre cœur qui les revere
Est obligé de filer doux ,

Et

Et pour luy , quoy qu'il puisse
faire :

Pour se défendre de leurs
coups ,

L'amour est un mal nécessaire.
A voir le vif éclat de vos divins
attraits ,

J'en prens plus qu'on n'en prit
jamais

Chaque fois que je vous re-
garde.

Comme il naist de vostre
beauté ,

S'il vous déplaist que je le
garde ,

Ostez-m'en la nécessité.

*C'est ce que vous ne sçauriez
faire , puis qu'il n'est pas en vostre
pouvoir de n'estre pas la plus ai-
mable de toutes les Femmes ; mais
comme il n'est pas moins hors de
mien de cesser d'estre le plus amou-
reux de tous les Hommes ,*

Ne corrigeons rien aux Planetes

Par qui nos jours semblent conduits.

Soyez toujours ce que vous estes,

Et moy toujours ce que je suis.

Henry de Levy, Duc de Vantadour, Pair de France, Prince de Maubuisson, Comte de la Voute, Tournon & Albion, & Chanoine de l'Eglise de Paris, est mort le 14. de ce Mois, âgé de quatre-vingts - quatre ans. Il estoit aîné de l'illustre Maison de Levy de Vantadour, & avoit esté honoré par le feu Roy de la Charge de Lieutenant General & Chef de la Province de Languedoc, pendant que Monsieur le Duc de Montmorency son Oncle, dernier de

Octobre 1680. E

cette Famille , en estoit le Gouverneur. Il y parut avec éclat & une magnificence extraordinaire, & soutint d'une maniere tres-glorieuse pour luy , l'avantage qu'il avoit d'estre Fils d'Anne de Levy Duc de Vantadour , Gouverneur des Provinces du Haut & Bas Limosin , seul Lieutenant General pour Sa Majesté dans celle de Languedoc , l'un des premiers Hommes de son Siècle pour le courage & pour le génie , & de Marguerite de Montmoreney Sœur de feuë Madame la Princesse , & de feuë Madame la Duchesse d'Angoulesme. Il avoit épousé Lieffe de Luxembourg, Tante de Monsieur le Maréchal de Luxembourg , & s'estant volontairement separez tous deux , elle entra dans un Convent ; & luy s'estant consacré

cré au service de l'Eglise, où il refusa les Dignitez les plus recherchées, il resolut par une moderation & une pieté qui a peu d'exemples, de finir ses jours dans le Chapitre de l'Eglise de Paris, en qualité de Chanoine. Il a voulu y être inhumé, & quoy qu'il eût demandé que ce fust sans pompe, Mr le Duc de Ventadour son Neveu, estant venu en poste d'une de ses Terres si-tost qu'il sceut cette mort, luy a fait rendre des honneurs dignes de sa naissance & de son mérite. Il estoit Cousin - Germain de Monsieur le Prince, & une qualité si avantageuse, vous peut aisément faire juger combien de Personnes considerables se sont trouvées au Service solennel qui a esté fait pour luy dans l'Eglise de Nostre-Dame.

Je croy vous avoir amplement parlé de Mr Riquet en vous expliquant la premiere Histoire Enigmatique qui a paru dans mes Lettres Extraordinaires. Il est mort au commencement de ce Mois. C'est celuy qui avoit donné les desseins du Canal de Languedoc pour la jonction des deux Mers , & qui en a toujours eu la direction. Ce grand Ouvrage a fait assez voir dequoy il estoit capable. Des deux Fils qu'il a laissez , l'un est Maistre des Requestes , & l'autre Capitaine aux Gardes.

L'Evesché de Tulle a esté donné à Mr l'Abbé Ancelin , Aumônier de la Reyne , & Fils de Madame la Nourrice du Roy. Il a un Frere Controlleur General de la Maison de la Reyne , & un autre Chanoine de l'Eglise de Paris.

On a commencé à intenter un
Procés

Procès sur un cas assez nouveau. Un Cavalier aussi enjoiné que spirituel, s'estant laissé engager à une Partie de Campagne, y prit pendant quinze jours tous les plaisirs qu'offroit la saison, avec une Compagnie fort agreable. Parmy les Dames qui la composoient, estoit une jeune Brune qui méritoit bien ses complaisances. Quoy qu'elle fust du nombre des Belles, l'agrément de son humeur l'emportoit sur sa beauté. Elle parloit bien, écrivoit avec justesse, & faisoit pour son usage de tres-jolis Madrigaux. Le Cavalier s'attacha à luy conter des douceurs, & sur ce qu'un jour il luy demanda son cœur, elle luy dit plaisamment qu'ayant grand nombre d'Amans, elle l'avoit mis à prix, & qu'on n'y pouvoit prétendre sans essayer six mois de

rigueurs. La condition ne l'étonna point. Il la pria seulement de vouloir écrire, afin qu'après son temps de souffrance, il pût en vertu de sa Promesse, poursuivre les droits qu'il auroit acquis. La Belle accorda l'Ecrit. On luy apporta dequoy le faire, & tandis que les Témoins disoient leurs pensées sur l'engagement, elle fit un Madrigal pour tenir lieu de Promesse, & signa au bas, *Philis*. On revint de la Campagne, & le Cavalier pour qui l'esprit de la Belle estoit un grand charme, continua de la voir aux conditions prescrites. Le mérite de cette aimable Personne luy attirant une grosse Cour, tantôt elle écoutoit les nouveaux venus préferablement au Cavalier, tantost elle affectoit contre luy quelque autre injustice; & comme il s'estoit

toit soumis à souffrir sans murmurer, cela donnoit lieu à de fort plaisantes Scenes. Enfin son tems estant fait, il a demandé qu'on luy tint parole. Refus de la Belle, & là-dessus, Assignation J'ay vû l'Exploit. Tout s'y trouve dans les formes jusques au Papier Timbré. Il est vray qu'on en a point encore veu d'un semblable Timbre. Il est fait d'un Cœur percé de Fleches. Des quatre coins de ce Cœur sortent deux Carquois, & deux Flambeaux allumez. Autour se lisent ces mots, *Généralité d'Amour*, & à costé est écrit, *Deux Faveurs la Feuille*. La Promesse de la Belle est au haut de cet Exploit, le tout conçu en ces termes.

*PROMESSE DE PHILIS,
du premier jour d'engagement.*

Vous demandez mon cœur,
j'ose le refuser,
Non qu'à souffrir des soins mon
panchant ne me pousse;
La chose me paroît si douce,
Que je suis le premier Témoin
à m'accuser.
Ne desesperez point, le temps
fait toute chose;
Voyons pendant six mois si ri-
goureux ny mépris
Ne pourront affoiblir l'amour que
je vous cause,
Mon cœur est à vous à ce prix.
Signé PHILIS.

L'*An de Perseverance, le quin-
zième jour d'Assiduité, à la
requeste de Tirsis Passionné, Ca-
valier*

*valier amoureux , demeurant Rue
 de Sacrifice , à l'Enseigne du veri-
 table Amour , Paroisse de Sainte
 Sincerité , où il a élu son Domicile ;
 Je soussigné Aimable de Bonnefoy
 Huissier exploitant dans le Royau-
 me de Tendre , & Premier Officier
 de Cupidon , ay donné assignation à
 Philis Cruauté , Dame de Tiran-
 nie , demeurant Rue de Rigueurs ,
 à l'Enseigne du Cœur qu'on ne peut
 toucher , à comparoir demain deux
 heures de relevée par devant Mr
 de la Constance , Lieutenant Gene-
 ral de la Fidelité en la Chambre
 d'Engagement , Seigneur de Soins
 doux , Marquis de la grande Com-
 plaisance , & d'entiere Résigna-
 tion , pour ladite Dame se voir
 contraindre , & condamner à don-
 ner presentement & sans delay son
 Cœur au Demandeur en vertu de
 sa Promesse , dont cy - devant est*

E v

*copie , à faute dequoy , ou de com-
parition , sera ladite Dame recon-
nuë atteinte & convaincuë du cri-
me de leze-Tendresse , & ensuite
condamnée par ledit Lieutenant Ge-
neral de la Fidelité , à une Insensi-
bilité perpetuelle , sans appel quel-
conque en la Chambre de Flaterie &
de Carresse. Fait à l'Isle d'Amour le
jour & an que dessus. Témoins Ai-
me-Discretion, & Jolycœur - Fran-
chise , tous deux Officiers en ladite
Chambre d'Engagement , qui ont
signé avec moy. Signé A I M E -
D I S C R E T I O N , J O L Y C Œ U R -
F R A N C H I S E , & de BONNEFOY,
Huissier , chacun un paraphe ; &
au dessous est écrit , Contrôlé, le
jour que dessus , F R A N C Œ U R .*

Si l'Affaire se poursuit jusqu'à
la fin du Procès , on me promet
de m'en envoyer toutes les Pie-
ces.

ces. Ce galant commencement fait espérer beaucoup de la suite. En l'attendant, je vous fais part de deux Madrigaux, dont l'Auteur est de Roüen. C'est un Lieu où vous sçavez que les Muses ont beaucoup de Favoris. Ainsi tout ce qui en vient merite assez d'estre leû.

DECLARATION D'AMOUR.

Puis - je vous deguïser mon
cœur ?

*N'y découvrez - vous pas une ten-
dresse extrême ?*

*Ces soins , ces embarras, cette douce
langueur*

*Que l'on ne sent que quand on
aime ?*

*Oüy , belle Iris , oüy , j'aime avec
beaucoup d'ardeur ,*

Et

*Et j'aimeray toujours de mesme.
Ne me demandez plus avec empressement*

*Quelle est cette Beauté qui cause
mon martyre ;*

*Vous dire j'aime, je soupire ,
Et le dire aussi tendrement*

*Qu'à l'Objet de ses vœux le proteste
un Amant ,*

*Et se vanter d'estre fidelle ,
En vous montrant un cœur percé de
mille coups ,*

Sans dire le nom de la Belle

*Dé qui partent des traits si doux,
N'est ce pas dire que c'est vous ?*

SILENCE EXPLIQUE.

L'*Espoir d'estre aimé fait qu'on
aime ,
C'est ce qui flatte un tendre cœur ,
Et*

*Et vous me refusez, belle Iris, la
douceur*

*D'espérer que peut-estre à ma ten-
dresse extrême*

*Répondra quelque jour une légère
ardeur,*

Puis-je longtemps aimer de même?

Quand une fois on connoit bien

*Qu'un Amant tout de bon sou-
pire,*

Esperez, est ce qu'il faut dire,

Cependant vous ne dites rien.

Je ne sçay d'où vient le mystère

Qui vous oblige de vous taire ;

*Mais si c'estoit du mot, esperez,
seulement,*

*Je pourrois bien pousser ma complai-
sance*

Jusqu'à prendre vostre silence,

Iris, pour un consentement.

*J'oubliai à vous mander la der-
niere fois le Mariage de Monsieur
de*

de Tullon avec Mademoiselle de Beaumanoir de Lavardin. Les Nôces ont esté faites chez Monsieur le Président Charreton, Oncle du Marié à la mode de Bretagne, & doublement son Parent. Vous sçavez combien cet illustre Président est magnifique dans tout ce qu'il fait. Ainsi il vous est facile de juger avec quel éclat la Cerémonie s'en est passée. Mr de Tullon est une Personne bien faite, & a toutes les qualitez qui font un fort honneste Homme. On ne peut mieux servir qu'il a fait dans les dernieres guerres de Flandres, où nous l'avõs veu Premier Capitaine du Regiment de Champagne, & ensuite Mestredes Camp d'un Regiment de Dragons. Il tire son origine d'une ancienne Maison du Beaujollois. Hugue de Thibaud, Seigneur de Tullon,
Pier

Pierreux, & la Roche, aussi distingué par les avantages de sa naissance, que par mille bonnes qualitez qui luy acquirent en son temps l'estime & l'amitié de tous ceux de sa Province, épousa en 1566. Jacobée Charreton, Fille aînée de Hugue Charreton, Seigneur de la Terriere, la Douze, Cercié, &c. & de François de Grandys sa Femme. De ce Mariage sortirent plusieurs Enfans. Philbert, Seigneur de Tullon, fut l'aîné; & Hugue Seigneur de Pierreux, le second. Ce dernier a fait la Branche des Seigneurs de Pierreux, dont le Chef possède aujourd'huy une Charge considerable dans le Maison de Son Altesse Royale de Savoye. Philbert Fils aîné de Hugue Seigneur de Tullon, & de Jacobée Charreton, fut marié
avec

avec Dispense à sa Cousine Elizabeth de Noblet , de l'ancienne Maison d'Esprés. Elle estoit Fille de Claude Baron d'Esprés , Seigneur de la Tour de Romanesche , & d'Elizabeth de Rebé, Sœur de Claude de Rebé Archevêque de Narbonne, & Commandeur des Ordres du Roy , si connu par la faveur qu'il s'acquit auprès de Louïs XIII. Cet Archevesque fit de fort grands avantages à sa Nièce en faveur de ce Mariage. Elle recueillit depuis la Succession de ses Freres, qui moururent sans Enfants , apres s'estre veus Colonels, & Maréchaux de Camp. De ce Philbert, Seign. de Tullon, & de cette Elizabeth de Noblet , sont sortis cinq Garçons & deux Filles. L'Aîné , nommé Claude Baron d'Esprés, Seigneur de Tullon, la Tour-Romanesche, la

la Roche , &c. épouſa en 1654. l'Heritiere du Terraux , Petite-Nièce du Maréchal de S. André , de la Maifon d'Albon , dont il a pluſieurs Enfans. Pierre Seigneur de Tullon , cy - devant Meſtre de Camp d'un Regiment de Dragons, Frere puiné de Claude Baron d'Efprés, eſt celuy dont je vous apprens le Mariage. Mademoiſelle de Beaumanoir de Lavardin , qu'il a épouſée , eſt la Fille aînée de feu Mr le Marquis de Beaumanoir , Comte de Lavardin, Lieutenant General pour Sa Majeſté aux Pais du Maine & du Perche. Cette Maifon eſt une des premieres de tout le Royaume. Elle vient de Philippe de Beaumanoir , Bailly de Clermont en Beauvoifis, & de Senlis, l'un des plus Grands Hômes qui fut en France. Il vivoit en 1280.

Robert

Robert de Beaumanoir son Petit-Fils, fut Maréchal de Bretagne environ l'an 1350. Et Jean de Beaumanoir, Arriere-petit-Neveu de Robert, a esté fait Maréchal de France en l'année 1595. De ce Jean, dit le Maréchal de Lavardin, sont sortis des Gouverneurs & des Lieutenans pour le Roy au País du Maine, & deux Evêques du Mans, l'un desquels appellé Philbert Emanuel de Beaumanoir, Oncle de la Mariée, estoit Commandeur des Ordres du Roy. Mr le Marquis de Lavardin, Lieutenant de Roy en Bretagne, est l'Aîné de cette Famille. Vous vous souvenez qu'il a épousé la Fille de Mr de Luynes, Sœur de Mr le Duc de Chevreuse d'apresent, Gendre de Mr Colbert.

Ce n'est pas assez que la mémoire des Grands Hommes, & de
toutes

toutes les actions qui les rendent dignes de vivre éternellement, soit conservée dans l'Histoire. Il faut que le Marbre, l'Airain, le Cuivre, le Bronze, l'Argent, & l'Or, en laissent à la Posterité des Monumens où ils soient dépeints. C'est dans cette vue qu'on a vu depuis peu une Médaille de Mr le Chancelier. Je vous l'envoie gravée. En jettant les yeux dessus, vous verrez le Buste de ce Chef de la Justice, posé sur la Cassete, où les Sceaux sont renfermez. Le Revers nous fait entendre que la France peut se vanter d'avoir un Caton aussi bien que l'ancienne Rome. Ce Revers ne pouvoit rien contenir de plus juste, Mr le Chancelier étant ennemy du faste, modeste dans sa grandeur, & zélé pour sa Patrie. Ces vertitez tres-glorieuses pour
 lui,

luy, sont tellement reconnus, que Sa Majesté a fait mettre dans ses Lettres de Chancelier, *Que par ses soins & par sa prudence, il a beaucoup servy à pacifier les Troubles de l'Etat.* Quelque modeste qu'il soit, il ne se peut qu'il ne demeure d'accord avec luy-mesme qu'il est digne de cet éloge, & qu'il ne possède pas l'éminente Dignité où il se voit sans l'avoir bien meritée; puis qu'il a esté choisy pour la remplir par un Roy qui a le discernement le plus juste en toutes choses, & que jamais aucun faux-Brillât n'a pû éblouir. Je m'arreste icy, ne pouvant trouver d'expressions assez fortes pour louer dignement ce Grand Monarque. Le Quatorzain que vous allez voir, vous fera connoistre quelles Eloges vulgaires luy conviennent mal. J'appelle ainsi un

Son

Sonnet sans rimes. Chaque Vers
a un Echo, dont pourtant une par-
tie des réponses entre dans le
sens de celuy qui interroge.

SONNET EN ECHO, sans Rimes.

Quel employ dignement aujour-
d'huy vous amuse, Muse?
Mettez tous ces travaux où Mars
luy seul a part, à part,
Et laissez des Combats le tumulte
odieux aux Dieux,
Pour des soins plus charmans vous
estes cette année née.


Pourriez-vous de la Paix le retour
salutaire taire,
Et de son sage Autheur ne pas
vanter le nom? Non.
Sçavez-vous quel Heros fit cet acte
inaity? Oüy.

*Peut-on bien le louer en langage
vulgaire ?* Guère.



*Jamais Prince fut-il généreux à ce
point ?* Point.

*Qu'a-t-il des Demy-Dieux dont on
entend parler ?* L'air.

*Qui jamais mieux que luy paya de
sa personne ?* Personne.



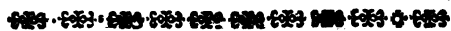
*Que sont tous les Césars qu'on met
à si haut prix,* au prix,

*Les Scipions, Pompée, Annibal, A-
lexandre ?* Cendre.

*Qui donc est-ce grand Roy qui les
eust ébloüis ?* Loüis.

Les quatre Vers que j'ajoute,
adressez à Monsieur l'Evesque
d'Amiens , Auteur du Pane-
gyrique , dont j'ay parlé au
commencement de cette Let-
tre , ont une pensée qui a du
raport

rapport avec celle des trois derniers Vers de ce Sonnet. Mais qui ne s'accorderoit pas à dire que le Roy surpasse les plus Grands Heros de l'Antiquité?



À L'AUTEUR
DU PANEGYRIQUE
DE LOÜIS LE GRAND.

C Harmant Panegyriste, & digne Historien,
Sur Pline tant vanté tu gagnes la victoire ;
Mais aussi l'on peut dire en faveur de sa gloire,
Que ton Heros surpasse infiniment le sien.

Ce

Ce Quatrain est de Monsieur l'Abbé de Sainte Croix-Charpy, dont je ne puis m'empescher de vous faire voir l'endroit d'une Lettre qu'il écrit à un de ses Amis, sur la difficulté des Panégyriques. Ce Fragment servira à vous marquer les avantages de la Maison de Monsieur l'Evesque d'Amiens, qui peut estre ne vous est pas tout-à-fait connuë. Voicy ce qu'il en rapporte. *Pour réussir en cette sorte d'Ouvrages, il faut avoir une grande délicatesse d'esprit, avec une profonde érudition, & sur tout entendre fort bien la politique & le monde; ce qui ne se rencontre presque jamais qu'en des Personnes de naissance. J'avois ignoré celle de l'Antheur du Panégyrique dont je parle; mais en lisant l'Histoire des Chanceliers de France que Monsieur du Chesne vient de*
mettre

mettre au jour , jay appris que Messire François Faure , Angoumoisin , est sorty du Sang & de la Maison de l'illustre & fameux Jean Faure Chancelier de France , celuy que les sçavans Jurisconsultes appellent le Pere du Droit , la Lumiere des Loix , & l'Oracle de la Justice , qui par les seuls degrez de sa science & de sa vertu estoit parvenu à cette premiere & souveraine Magistrature. Ce qui m'en plaist le plus , c'est qu'il est avantageux à nostre Grand Monarque d'estre loüé par une Personne d'une Race aussi illustre , & par un Evêque d'une aussi grande réputation que l'est nostre Panégyriste.

Je passe à une Galanterie qui vous fera voir combien l'amour est ingenieux. Une Blonde de Paris , & une Brune de la Campagne, & toutes deux des plus aimables.

Octobre 1680.

F

bles, & Amies depuis long-temps, eurent ensemble une de ces petites querelles, qui ne servent dans la suite qu'à fortifier l'amitié. Ce qui donna occasion à leur démêlé, fut un jeu d'esprit de la belle Blonde, qui spirituelle & enjoiée autant qu'on peut l'être, s'avisa un jour de faire quelques Couplets de Chanson, & des Contreveritez sur ses Cōpagnes. La Brune y avoit beaucoup de part, & comme elle estoit d'humeur à se piquer de fort peu de chose, elle crut avoir sujet de se plaindre, & marqua de la froideur à son Amie. Elle fit plus. La démarche de luy expliquer ce qui la choquoit, luy semblant indigne d'elle, elle cessa de la voir pendant quelque temps, & s'en alla même à la Campagne sans luy dire adieu. Un Cavalier, galant

galant & amy également en apparence de ces deux Belles, quoy que dans le fond un peu Amant de la Blonde, ayant appris de cette derniere, apres le depart de son Amie, les circonstances de leur diferend, resolut d'en profiter. Il sçavoit que la Brune peignoit si mal quand elle écrivoit, qu'il falloit plustost deviner que lire; & comme tout commerce de Billets se trouvoit rompu par leur broüillerie, il luy tomba dans l'esprit de faire rendre à la Blonde une Lettre de sa façon, & écrite de sa main, dont il estoit assuré qu'elle ne connoissoit point le caractere. Il signa la Lettre du nom de la Brune, qu'il imita le mieux qu'il luy fut possible, comme si elle eust emprunté une main pour tout le reste; & l'ayant dattée du lieu où el-

le faisoit son ordinaire séjour , il la fit porter à la belle Blonde par une personne qui en revenoit , & qui luy en avoit déjà rendu quelques autres. Voicy ce qu'elle y trouva.



A MADEMOISELLE
DU C... DE S...

CE caractère vous paroîtra sans - doute inconnu , Mademoiselle , mais n'en soyez pas surprise. Je sçay que vous vous estes plainte , & avec raison , que j'écrivois d'une manière peu lisible. Ainsi pour ne vous pas fatiguer les yeux à déchiffrer cette Lettre , & pour vous mieux éclaircir de mes sentimens , j'ay crû qu'il ne seroit pas mal-à propos de me servir

vir de la plume & de la main
d'un Amy sincere & officieux , qui
a bien voulu écrire pour moy. Pour
vous rendre justice autant que je
vous la dois , j'avouë , ma Belle ,
que vous meritez beaucoup , & qu'il
est rare de trouver au monde une
Amie qui ait tous les avantages
dont vous pouvez vous vanter.
Pour bien connoistre ce que vous
valez , il a falu que j'aye éprou-
vé le chagrin d'estre privée des
douceurs de vostre aimable con-
versation , & de la part mesme
que je possedois dans vostre ami-
tié. Cette privation m'est deve-
nuë si sensible , que j'ay résolu de
mettre en usage tous les moyens ca-
pables de vous fléchir , & de me
faire rendre dans vostre cœur la
place que j'y ay eüe. Je veux ou-
blier les endroits par où je me suis
attiré vostre froideur , & j'ay du

116 MERCURE

dépit dans l'ame, d'avoir voulu sacrifier à un petit point de gloire, le plaisir de vous revoir, & de me remettre bien dans vostre esprit. Cependant, quoy que je n'aye jamais cessé de vous aimer, la vengeance m'a paru si douce contre une Ennemie aussi charmante que vous; & le desir de satisfaire mon ressentiment, m'a tellement animée, que cette passion a fait naître en moy une Muse qui m'a inspiré de quoy parler à mon tour, & repondre à celle qui chez vous a été cause de nostre petite querelle.

C'est tout de bon que contre
vous je gronde,
Je sens mon cœur jaloux de voir
que tout le monde
Vante si fort par tout vos rares
qualitez.

Pour me vanger, je veux, aimable
Blonde,

Vous

Vous apprendre à mon tour vos
contre-veritez.

A commencer d'abord par les di-
formitez

De vôtre taille contrefaite,
Tout y choque , tout y dé-
plaist.

On ne sçauroit souffrir vôtre hu-
meur comme elle est,

Vous recevez mal la fleurète,
Et cependant je vous croy fort
coquette.

Vous estes noire à faire peur,
Et vous n'avez agrément ny dou-
ceur.

Qui diroit, à vous voir dans vos
jours de parure,

Que vous avez bon air, vous fe-
roit une injure.

Vôtre gorge & vos bras tiennent
de la maigreur,

Sur vos levres toujours domine la
pâleur,

F iij

Rien n'est si laid que vostre
chevelure ,
Et quand on dit de vous que vous
chantez fort bien ,
Que vous dancez de mesme , on
n'en doit croire rien ,
C'est médifance toute pure.
Vous haïssez fort la lecture ;
Aussi pour de l'esprit , vous n'en
eûstes jamais
Ny pour parler , ny pour écrire.
Vos yeux sont sans éclat , vos
regards sans attrails.
Vous estes toujours triste , & rien
ne vous fait rire.
Vous paroissez mourante , & tout
vous fait pleurer ;
Mais ce qui fait vostre plus grand
martyre ,
C'est de ne voir pour vous nul
Amant soupirer.
En verité , ma Muse est lasse de
médire ,

Et

Et je n'aurois pas crû qu'en vous
 peignant si mal,
 J'eusse fidèlement tiré l'Original.

*Vous voyez , ma Belle , combien
 il est dangereux de m'attaquer ,
 & que les forces ne me manquent
 pas , quand j'en ay besoin pour me
 défendre. Mais c'est assez que vous
 m'ayez éprouvée. J'avouë que nos
 armes sont inégales. Les chants
 de ma Musete ne seront jamais
 comparables aux doux sons de vo-
 stre Lyre , & je vous cederay tou-
 jours en toutes choses , à vous , dis
 je , qui sereZ un jour la Sapho de
 nostre temps. Les merveilleuses
 qualitez de vostre esprit , join-
 tes aux charmes de vostre corps ,
 vous rendent une Personne si ac-
 complie, que de quelque façon qu'on
 vous regarde , vous brillez dans*

F V

un âge, où d'autres à peine ont commencé à paroître.

Pour plaire & pour charmer vous
avez ce qu'il faut.

On vous a dit souvent que vous
estiez parfaite ;

Mais qui voudroit vous parler
d'amourette ,

Découvriroit en vous peut - être
un grand défaut.

*Pour peu que vous consulterez
les sentimens de vostre cœur , vous
n'aurez aucune peine à deviner en
quoy il consiste.*

Quand on peut comme vous en-
gager tout le monde ,

Quand on a comme vous mille
charmans appas ,

Je vous l'apprens, petite Blonde,
C'est un crime de n'aimer pas.

Adieu,

Adieu , ma Belle. Profitez de mon instruction , & me croyez la meilleure de vos Amies. M. de B...

Ce galant Avis , joint au tour aisé de toute la Lettre , fit voir aisement à la belle Blonde qu'on s'estoit servy du nom de la Brune , pour l'engager à la recevoir. Elle comprit aussi-tost que c'estoit une galanterie du Cavalier , & plaisanta avec luy sur le talent de faire des Vers , qui estoit venu tout d'un coup à son Amie. Cependant la Personne qui luy avoit apporté la Lettre, en demandant la réponse, elle promit de la faire à son veritable Auteur. L'avanture ne sçauroit avoir par là, qu'une suite digne d'un commencement si agreable.

L'air de la nouvelle Chançon que je vous envoie est de Monsieur Charpentier.

AIR

AIR NOUVEAU.

Consolez - vous , chers Enfans
de Bacchus ,
A quoy bon ce chagrin étrange ,
En voyant nostre Vendange
Couler avec si peu de jus ?
Nous n'en aurons pas en abondance,
Mais en recompense
Nostre Vin nouveau
Vendangé sans eau ,
Sera si fin ,
Si divin ,
Si fort , si puissant ,
Si bon, si charmant ,
Si brillant ,
Si pétillant ,
Qu'un seul Verre dans un Ecot
Fera plus de fracas que n'auroit fait
un Pot.

Il n'y a personne qui ne connoisse
[se

l'Uni-
s peut
un de
eurs
et

te
cel
is Mr
on Fils
culté.
offede
livres
en ga-
Une
it pas
estant
y atti-
urope
Quoy

AIR

C^o

A q

En r

Com

Nous n

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-

-



Qu'n

Fera

-

-

-

-

-

-

-

Il n'

se dans quelle estime est l'Université de Montpellier, mais peut estre ignore-t-on, que chacun de ceux qui s'y font passer Docteurs en Medecine ou en Droit, estant obligé de donner une Feste à ses Amis, selon la dépense qu'il peut soutenir, ces Festes sont quelquesfois d'une magnificence extraordinaire. Telle a esté celle qu'a donnée depuis un mois Mr Barbairac, à l'occasion d'un Fils unique reçu dans la Faculté. C'est un Medecin qui possède quatre ou cinq cens mille livres de bien, & qui tous les ans en gagne encor quinze ou vingt. Une si grande richesse ne doit pas vous étonner, la Medecine estant florissante à Montpellier, & y attirant de tous les lieux de l'Europe un nôbre infiny d'Etudians. Quoy que ce Fils n'ait aucun dessein de

de l'exercer, la complaisance qu'il a pour un Pere dont les fatigues luy ont assuré une si haute fortune , l'a engagé à demander le Bonnet. Aussi a - t - il pris l'Epée aussi - tost apres sa reception au Doctorat. Voicy quelle en fust la Ceremonie. Un jour avant qu'elle se deust faire , Mr. Barbairac alla avec luy chez tout ce qu'il y a de Personnes de qualité dans la Ville , pour les prier de se rendre le lendemain , selon la coûtume , à la Faculté de Medecine , où l'on devoit recevoir son Fils Docteur. Les Dames invitées pour la plupart aux Actes publics de cette nature , ne manquerent pas de s'y trouver. Les Hommes , pour luy faire plus d'honneur , voulurent aller chez luy , afin de l'accompagner au lieu destiné pour l'Assemblée. C'estoit une
grande

grande Salle, tapissée d'une Haute-
 relisse achetée exprès, la plus
 magnifique qu'on eust pû trou-
 ver. Tous les Bancs, aussi-bien
 que la Chaise du Docteur, étoient
 garnis d'un Drap bleu, avec des
 Chifres de soye & d'or en plu-
 sieurs endroits. Ces Chifres ser-
 virent d'abord d'amusement à la
 Compagnie, chacun s'attachant
 à les expliquer. On en vint à
 bout sans beaucoup de peine. Il
 recherchoit une Fille de naissan-
 ce, & cette recherche estant ap-
 prouvée, on connut bien-tôt
 que c'estoit son Nom entrelassé
 avec celui de la Belle. Le Pavé
 estoit parsemé de Laurier &
 d'Herbes, avec force Fleurs. On
 observa les Cérémonies accoutu-
 mées à le recevoir Docteur. On
 sortit ensuite, & on le remena
 chez luy dans l'ordre suivant.

Qua

Quatorze Violons marchoient les premiers , avec six Hautbois , & quatre Trompetes. Ils précédoient le nouveau Docteur , vêtu d'une Robe noire , ayant un Bonnet carré couvert de soye rouge , une Chaîne d'or qui luy servoit de Ceinture, & un Diamant au doigt d'un prix tres-considerable. On le voyoit au milieu des Professeurs de la Faculté , qui portoient leurs grandes Robes de Brocard rouge , avec des Bonnets couverts de soye de mesme couleur. Ils estoient suivis de plus de deux cens Docteurs, chacun en Robe noire & en Bonnet , marchant deux à deux , & ayant à leur teste leurs quatre Bedeaux , en Robe & en Bonnet ainsi qu'eux. Ces Bedeaux portoient chacun une longue Masse d'argent. Les Parens & les Amis fermoient cette marche, les Dames

Dames vêtues avec une propreté admirable , & les Hommes dans un tres - grand ornement , chacun se piquant de contribuer à la beauté de la Feste. Le chemin depuis le lieu où l'on avoit fait la Ceremonie jusqu'à la Maison du nouveau Docteur , estoit parsemé d'Herbes & de Fleurs , ainsi qu'à la Faculté. En arrivant , on vit devant le Logis un Arc de triomphe , fait de branches de Laurier , & de quantité de Bouquets de fleurs mêlées ensemble , avec des Tableaux , remplis tous de Chifres que je vous ay déjà expliquez. Si-tost qu'on fust entré dans cette Maison , qui est une des plus belles & des mieux meublées de la Ville , chacun congratula le Docteur , & on le fit avec des témoignages de joye d'autant plus sinceres, que ses belles

les qualitez le font estimer de tous les honnestes Gens. Il est bien fait, a la taille belle, de l'esprit infiniment ; & comme il est liberal , & qu'il fait une tres-belle dépense , il voit tout ce qu'il y a de beau Monde à Montpellier , & est bien reçu par tout. Les complimens faits , on pria la Compagnie de passer dans une Salle , qu'on avoit ajustée resproprement. Elle estoit fort grande , & tapissée d'un Brocard couleur d'or , avec de l'argent mêlé. Les Chaises estoient garnies de mesme , & avoient pour ornement des Chifres en broderie. Comme c'estoit la Salle du Bal , le jour qui en avoit esté chassé des trois heures apres midy , afin que la Dance eust plus de grace , étoit réparé par douze grands Lustres qui l'éclairaient , ainsi que des Bras dorez

dorez attachez de toutes parts. Apres que chacun se fust placé , le Docteur parut au milieu de l'Assemblée , mais fort different de ce qu'il estoit un moment auparavant. Un Habit de Cavalier rehaussoit sa bonne mine , & c'estoit un air galant qui faisoit bien voir que la Medecine n'estoit point son fait. Il alla prendre Mademoiselle de Bompar , Fille d'un Gentilhomme qualifié de ce même nom , & commença le Bal avec elle. Vous jugez bien qu'il luy rendit cet honneur en qualité d'Amant déclaré. Cette Belle est grande , fort bien faite , a les cheveux noirs , les yeux de mesme , le teint du monde le plus uny & le plus blanc , la gorge charmante , l'humeur enjouée & une propreté qui fait qu'on l'admire dans ses habits les plus negligez.

gligez. Elle estoit habillée ce jour-là d'une Gaze couverte de feu à grâdes fleurs, avec une Jupe toute de Point d'Angleterre, coëffée de ses seuls cheveux, & ayant une Garniture de petit Ruban jaune & blanc qui luy donnoit un fort grand éclat. Aussi n'y eut-il personne qui n'avoüast que le prix de la beauté luy appartenoit. Le Bal dura jusqu'à huit heures, apres quoy la Compagnie se dispersa dans quatre Chambres, préparées pour le Soupé. Il y avoit dans chacune une Table de vingt cinq Couverts, avec six Lustres pour l'éclairer. Ces quatre Chambres estoient tapissées d'un petit Brocard, l'un blanc, & les trois autres, jaune, vert, & rouge, les Chaises de mesme, & par tout des Chifres. Rien ne manqua au Regal, ny pour la magnificence,
ny

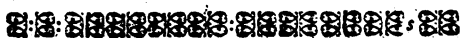
ny pour le bon ordre. Il y eut six Services à chaque Table , & douze Plats à chacun. Pendant le Soupe , un Chœur de Musique préparé dans chaque Chambre , fut un agreable divertissement pour les Conviez. Il estoit interrompu de temps en temps , par les Violons qui alloient par tout. A peine eut-on desservy , qu'on vint avertir les Dames que la Comedie les attendoit. On ne songeoit à rien moins qu'à ce plaisir. On l'alla prendre dans une grande Salle basse , où une Troupe de Comediens avoit fait dresser un Theatre fort galant. La Tapisserie de cette Salle estoit blanche , toute enrichie de Ruban Ponceau, qui faisoit le plus bel effet du monde. Les Comediens représenterent *la Devineresse*, avec tous ses ornemens , & dans cette Représen

présentation Madame Jobin se mit de si belle humeur , qu'elle réjoüit toute l'Assemblée. La Comedie faite , on repassa dans la mesme Salle où s'estoit tenu le Bal. Il y fut recommencé avec le mesme ordre ; & apres qu'on eut encor dancé environ deux heures , on vit paroistre douze grands Valets habillez fort proprement , & portant chacun une Corbeille pleine de Boites de Confitures , garnies au dehors de Rubans de differentes couleurs. La nuit qui estoit déjà fort avancée , obligeant les Dames à se retirer, on prit congé du Docteur, & en sortant on fut fort surpris de voir la Ruë aussi éclairée que l'estoient les Salles de cette Maison. On y avoit suspendu des Lustres , & vingt Carrosses , attendoient les Dames avec cent Valets,

lets , tenant chacun un Flambeau. Elles furēt toutes conduites chez elles avec cette pompe. On continua la Feste pendant les trois jours suivans entre les plus intimes Amis. On ne manquoit point d'aller tous les soirs donner une Serenade à la belle Mademoiselle de Bompar avec un Chœur de Musique & les Violons , qui demeuroident là une partie de la nuit , éclairez par une si grande quantité de Flambeaux , qu'il ne s'est jamais rien veu de plus magnifique. Je n'ajoute rien à ce Mémoire ; je crains même que le zele de celui qui l'a dressé en faveur de son Amy , ne l'ait emporté un peu trop loin.

Je vous envoie une Piece d'un caractere que vous trouverez nouveau. Une Belle voyoit partir son Amant , & le connoissant trop libertin

bertin pour se passer de Maistresse pendant son absence , elle aimera mieux luy en donner une , que d'attendre qu'il la choisist malgré elle.



L'AMANTE COMMUNE.

EN vain , en me quitant , vous
jurez qu'à mes Loix
Vostre cœur restera fidelle.

Ce cœur se connoist moins que je ne
le connois ,

L'absence le rendra rebelle ,
Et déjà sa constance est peut-estre
aux abois.



Vous partez , il suffit , & sans in-
quietude.

Je ne me fieray point à mes foibles
attraits ,

Vostre

*Vostre humeur trop volage est un
mal d'habitude*

Dont vous ne guérirez jamais.



*Malgré tous vos sermens, je sçay
vostre foiblesse,*

Vous changerez en un moment.

*Cependant comme en vous encor je
m'intéresse,*

Pour vous conserver mon Amant,

*Je veux bien vous donner moy-mé-
me une Maistresse,*

Qui vous serve d'amusement.



On ne m'en verra point dédire.

*Qu' Iris soit ma Rivale, aimez cette
Beauté;*

*Mais que ce changement où je veux
bien souscrire,*

Soit la marque de mon empire,

Non de vostre legereté.



*Par mon ordre portant vos vœux à
cette belle,*

Octobre 1680.

G

*Suivez aveuglement mon choix,
Et du moins la premiere fois
Devenez sans crime infidelle.*



*Je ne veux point que vostre cœur
Consulte si l'Objet aura dequoy luy
plaire.*

*Choisissant un autre Vainqueur,
Vous mériteriez ma colere.*



*Sur tout, defense à vos desirs
De suivre leur panchant vers le li-
bertinage,*

*C'est en m'obeissant qu'il faut estre
volage ;*

*Et s'il me plaist ailleurs conduire
vos sôûpirs,*

Gardez-m'en le plus pur hõmage.



*Quand mon cœur de ce droit se dé-
clare jaloux,*

*Ne dites point que la contrainte
Oste à l'Amour ce qu'il a de plus
doux,*

Et

*Et que pour se vanger d'une odieuse
feinte,
Ce Dieu souvent nous soumet mal-
gré nous.*



*Je sçay qu'il a ce privilege ;
Mais à sa violence opposant la
raison,
Défendez vous alors du piege,
Et vous sauvez de son poison.*



*Luy-mesme m'a donné l'empire de
vostre ame ;
Et si dans vostre cœur il prétendoit
un jour
Allumer malgré vous une nouvelle
flâme,
Vous pouvez appeller de l'Amour à
l'Amour.*



*Qu'il maintienne son propre ou-
vrage,
Il fit l'union de nos cœurs ;*

G ij

*Doit-il les séparer, quand je ne vous
engage*

*A compter ailleurs des douceurs
Que sur le pied du badinage ?*



*Vous pouvez m'en faire un larcin,
Sans que je m'en fasse une injure;
Mais de là songez-bien qu'il est
plus d'un chemin
Qui peut vous mener au parjure.*

Le Roy a donné à une des Filles de Mr le Duc de Navailles l'Abbaye de Sainte Croix de Poitiers. Vous sçavez que dans nos dernieres Campagnes, ce Duc a commandé avec beaucoup de conduite & de succès l'Armée de Sa Majesté en Catalogne.

Monsieur l'Abbé de Mosny, Grand Doyen de l'Eglise de Nôtre-Dame, & Docteur de la Faculté de Paris, a esté gratifié de
l'Ab

l'Abbaye de S. Nicolas de Mize-
ray. C'est un Homme d'un mérite
& d'une piété singulière. Il est
Neveu de feu Mr de Contes, aussi
Grand Doyen de Nostre Dame,
& Conseiller d'Etat ordinaire.
Les grands services que l'Oncle
a rendus au Roy, font tout atten-
dre du zele que le Neveu fait
paroistre à soutenir dignement
l'honneur de luy succeder.

Vous avez pris trop de goust
à tout ce que je vous ay envoyé
de Mr Hebert, de l'Academie de
Soissons, pour ne vous pas faire
part d'une Harangue, que vous
trouverez tres digne de luy. Elle
a esté faite pour Monsieur Col-
bert, quand ce Grand Ministre
passa à Soissons. C'est vous dire
assez, pour vous donner impa-
tience de lire.

MONSEIGNEUR,

Quand le souvenir des graces que vous avez si abondamment versées sur cette Compagnie, & le juste desir de vous en témoigner nos ressentimens, ne nous ameneroient pas icy ; nous serions toujours obligez de venir vous dire que nous prenons part à la reconnoissance publique. Nous connoissons, Monseigneur, le prix des grandes choses que vous avez glorieusement exécutées pour le bien de ce Royaume ; & comme nous nous intéressez tres-fortement à vostre gloire, nous les avons toujours remarquées avec une joye toute particuliere. LOUIS, l'incomparable LOUIS, entreprend de conserver à ses Sujets la tranquillité & l'abondance dans la plus grande Guerre que nous ayons jamais eüe ; & par vostre sage conduite

duite dans l'administration des Finances, nous avons veu réussir cette haute & difficile Entreprise. Mais combien cette rare conduite a-t-elle encor contribué à l'Ouvrage de la Paix, à ce grand & merveilleux événement qui rend la France aussi glorieuse & aussi formidable que toutes les Victoires qu'elle a jamais remportées ? C'estoit sans doute, Monseigneur, ce que vous aviez dans l'idée, quand vous travaillez avec tant d'application & de succès à l'entretien de ces Forces incroyables avec lesquelles nous avons combattu si longtemps & si heureusement, contre tant de Nations différentes. Nos Ennemis qui ne pouvoient comprendre comment les Finances d'un seul Royaume y pouvoient suffire, espéroient de jour en jour d'en voir tarir la source, & cette espérance

les animoit à soutenir une Guerre qui leur estoit si desavantageuse. Mais quand ils virent que par vos soins & par une æconomie qui nous a esté inconnue jusqu'à vous, cette source estoit devenue inépuisable ; quand ils connurent que vostre Zele estoit infatigable , & vos lumieres infinies , ils jugerent que le temps fatal estoit venu où ils devoient subir le joug, & ils perdirent enfin le courage avec l'esperance. Voila, Monseigneur, comment vous avez préparé au Vainqueur de tant de Peuples , la matiere d'un nouveau triomphe , mais d'un triomphe admirable , dans lequel la magnanimité de ce Prince n'éclate pas moins en leur donnant la Paix, que sa valeur s'est fait admirer en foudroyant leurs Places les plus fortes, & en se soumettant leurs
meil

meilleures Provinces. Voilà ce que vous doit la France, voilà ce que nous vous devons avec elle. Mais avec ces obligations générales, nous vous en avons en particulier de très-sensibles, & nous pouvons dire que vos bontez en remplissant nos desirs, ont surpassé notre attente. En effet, non seulement vous nous avez établis dans un temps où nous l'espérons le moins, dans un temps où vray semblablement vos grandes occupations ne devoient pas vous permettre de penser à nous; mais vous avez donné en suite votre approbation à nos Etudes, vous nous avez honoré des marques de cette estime qui décide du mérite, & qui en fait la plus précieuse récompense, & sur laquelle nous ne pouvions avoir de prétentions légitimes. Ce sont là principalement les obligations dont nous

souhaiterions ardemment de nous pouvoir acquiter. Mais, Monseigneur, les Gens de Lettres ne peuvent se revancher des faveurs qu'ils reçoivent, que par des paroles; & quand ces faveurs sont au dessus de toutes les expressions; quand l'Eloge de leur Bienfaiteur est au dessus de leur portée, avec une reconnoissance infinie, ils se voyent malheureusement contrainsts à demeurer dans une ingratitude apparente. C'est, Monseigneur, l'état où nous nous trouvons à vostre égard, trop heureux si pour les actions de grâces que nous ne pouvons vous rendre; si pour les loüanges que nous ne pouvons vous donner, vous vouliez vous satisfaire des vœux que nous faisons continuellement au Ciel, pour la conservation d'une Personne si importante à
cet

cet Etat , & si chere à cette Compagnie.

Le temps des Vendanges estant celuy de toute l'année, pendant lequel on fait ordinairement les plus agreables Parties de Campagne , plusieurs Personnes considerables de l'un & de l'autre Sexe , resolurent de l'aller passer à une lieuë de Paris. Deux jeunes Sœurs , Filles de naissance , estoient de la Compagnie. Chacune avoit son mérite ; & si mille qualitez faisoient estimer l'Aînée , la Cadete , âgée seulement de quinze à seize ans, avoit dequoy plaire aux plus difficiles. Son visage aussi brillant que sa taille estoit bien prise, charmoit tous ceux qui la regardoient ; & ses manieres toutes engageantes méloient de tels

agré

agréments à ses moindre actions, que quoy qu'elle fît, on avoit sujet de l'admirer. La belle éducation avoit d'ailleurs secondé le soin que la Nature avoit pris de la faire aimable, & on rencontroit en elle tout ce qu'on peut souhaiter de la complaisance d'une Personne très bien élevée. Il n'y avoit que son nom qui répondist mal à ce qu'elle estoit. Elle s'appelloit Agnès, & la vivacité surprenante de son esprit ne convenoit en aucune sorte à l'innocence que Moliere a peinte dans *l'Agnès* de sa façon. Comme elle estoit d'une humeur fort enjouée, & que tous ceux de la Compagnie avoient résolu de ne songer qu'aux plaisirs pendant qu'ils seroient ensemble, elle ne contribua pas peu à les faire naître. Ainsi tout estoit

en

en joye, & chacun ayant fait provision de gayeté, on n'épargnoit rien pour l'entretenir. Un seul Gentilhomme, passionnément amoureux de la belle Agnès, demeurâ toujours resveur. Son amour estoit connu, & deux ou trois Cavaliers qui conterent des douceurs à cette aimable Personne, le déconcertoient à tous momens. Son trouble d'esprit paroissoit à tout le monde, on rioit de ses chagrins; & la Belle que divertissoit sa jalousie, prenoit plaisir à les augmenter. Elle écoutoit gracieusement ce qu'on luy disoit de tendre, & quoy que ce fust sans aucun dessein, elle affectoit quelque chose de malicieux dans ses réponses qui alarmoit ce jaloux Amant. Après quelques jours passez en divers plaisirs, un soir qu'on avoit fait porter
la

la Collation au pied d'une Vigne que l'on vendangeoit , le Gentilhomme ayant disparu dans le moment qu'on devoit partir, apres qu'on se fut un peu réjoüy à ses despens , un Cavalier des plus enjoüez prit son sérieux, & dit à la Belle qu'il ne luy conseilloit pas de sortir sans bonne escorte , parce qu'il sçavoit de bonne part que son Amant vouloit risquer tout. & que pour nē craindre plus que ces Rivaux l'emportassent, il avoit dessein de l'enlever. La Belle, que la repartie n'embarassoit pas , dit d'assez plaisantes choses sur la menace de l'enlèvement. On se partagea en suite dans plusieurs Carrosses , & le Gentilhomme rejoignit la Compagnie au lieu qu'on avoit marqué. Il y resva à son ordinaire. Les autres prirent employ comme
Ven

Vendangeurs. La Collation se fit, & la nuit venant, on s'en retourna souper. Le lendemain, de nouvelles Dames arriverent de Paris; & apres qu'on eut dîné, elles proposerent la Prairie d'Autoüil pour faire une Promenade. Chacun en convint, & quand on fut prest d'exécuter la Partie, la Belle pria qu'on la dispensast d'en estre. Tout le monde s'étonnant d'une priere qu'on n'attendoit point, un des Cavaliers se pancha vers elle, & luy demanda d'un ton assez bas, si elle craignoit l'enlevement. Elle répondit tout haut, qu'une si forte migraine l'avoit faisie tout-à-coup, qu'elle n'estoit pas capable de supporter le mouvement du Carrosse. On prenoit trop d'intérest à cette aimable Personne, pour l'exposer à souffrir. On alla se promener, & la Belle
demeu

demeura avec sa Sœur, une Amie, & un Gentilhomme de ses Parens. Son Amant vouloit rester aussi avec elle, mais elle voulut qu'il tint compagnie aux Dames. Elles trouverent la Prairie d'Auteuil remplie de beau monde, & eurent à peine employé une heure à la Promenade, qu'une d'entr'elles ayant avancé la teste hors de la Portiere, s'écria sur l'extraordinaire propreté d'une jeune Païsane, qu'elle vit de loin arrestée à un Carrosse. Les autres l'ayant regardée comme elle, eurent la mesme surprise. Elle tenoit une Corbeille de Fruits, & le plaisir qu'on sembloit avoir à luy parler, donnoit lieu de croire que sa beauté répondoit à sa parure. Tous ceux de la Troupe disposée en trois Carrosses, brûloient d'envie de s'en éclaircir, & enfin

s'im

s'impatientant de voir qu'on l'ir-
 restoit trop long-temps , ils luy
 envoyerent un Laquais pour la
 presser de leur apporter des
 Fruits. Elle vint à eux, quoy qu'on
 l'appellast de toutes parts , avec
 un reste de Pesches, & un Panier
 de Muscat qui n'estoit plein qu'à
 moitié Plus elle approchoit , plus
 on la trouvoit charmante. Chacun
 attachas ses yeux sur elle, & quād
 elle fut à la Portiere , ils la recon-
 nurent pour la belle Agnés. C'es-
 toit elle mesme , qui pour les sur-
 prendre agreablement, avoit mé-
 nagé le temps de se déguiser , en
 suposant un grand mal de teste.
 Elle feignit quelque temps de
 ne rien comprendre à ce nom
 d'Agnés qu'on luy donnoit , &
 composa si bien son visage , que
 changeant sa voix , & parlant un
 jargon de Païsan , elle les mit
 tous

tous en estat de croire qu'ils s'estoient mépris. Son jaloux Amant qui en fut persuadé plus que les autres, ne se laissoit point d'admirer la ressemblance. Il la plaignit d'estre destinée à devenir le partage de quelque misérable Laboureur , & l'entendant murmurer , de ce qu'on luy faisoit perdre le temps d'aller vendre ailleurs sans que personne achetast, il voulut l'en consoler en luy donnant un Loüis pour quelques Pesches. La Belle fit de si grands éclats de rire en le recevant , qu'il ne luy fut pas possible de se cacher davantage. Elle reprit son ton de voix naturel , & leur ayant dit qu'elle vouloit vider ses Corbeilles , elle les quita pour aller offrir aux Gens des autres Carrosses ce qui luy restoit de Fruit. Ils la suivirent de loin, & admi

admirerent avec combien d'esprit & d'adresse, elle souûtenoit le rôle qu'elle avoit voulu jouër. Chacun demandant son nom, elle se donna celuy de Margot, & pleût tellement par ses petites manieres, qu'à quelque haut prix qu'elle mist son Fruit, on le payoit encor au dela. La belle Margot faisoit tant de bruit dans la Prairie, que les Acheteurs accouroient de toutes parts. Ainsi le Fruit luy manqua bien-tost, & alors elle rejoignit sa Sœur, qui l'attendoit en Carrosse, avec son Amie & leur Parent. Le reste de cette galante Troupe arriva aussi tost qu'elle au lieu où ils devoient tous se retrouver, & tout le soir se passa en mille plaisanteries, que la belle Agnès souûtint avec un enjoüement admirable. Elle loüa son Amant de son humeur liberale,

&

& trouvant que le métier estoit assez bon, elle resolut d'estre encore Margot le lendemain , pour amasser , en vendant des Fruits, dequoy leur faire un Régál splendide. Les Dames qui retournoient coucher à Paris , promirent de luy amener nombre de Marchands ; & une d'elles qui l'aimoit fort tendrement , ayant commencé à luy faire des carresses, elles eurent un quart d'heure d'entretien particulier. Comme elles rioient toutes deux en se parlant, on leur fit la guerre de ne vouloir le plaisir que pour elles seules, & cela les obligea de finir plustost. Le lendemain, la Belle reprit son habit de Païsane, & ayant eu plus de temps à se donner le bon air dans ce galant équipage, elle y parut si charmante, qu'on luy répondit d'autant

tant de conquestes qu'elle en vou-
droit faire. Les Dames, qui s'es-
toient engagées à un message, afin
qu'elle ne vinst pas à la Prairie
avant elles, envoyèrent l'avertir
qu'elle y trouveroit bonne com-
pagnie. Toute la Troupe monta
soudain en Carrosse, & apres avoir
fait descendre l'aimable Margot
à cent pas du Rendez-vous, on al-
la chercher les Dames qui luy
amenoient des Acheteurs. Cette
jonction fut cause qu'on mit pied
à terre. Les complimens qui se
font toujours d'abord, estoient à
peine finis, qu'on vit arriver l'a-
greable Parfane. Sa taille aisée,
le brillant de son visage, & son
air fin & spirituel, firent dire à
ceux qui n'estoient venus que
pour la voir, qu'elle méritoit tou-
te sorte d'avantages. Elle s'adressa
aux Dames avec une grace qu'on
ne

ne ſçauroit exprimer. Aucun des Hommes ne ſe hâtoit d'acheter ſes Fruits, dans la crainte d'eſtre trop toſt privez de ſa veuë. Il fallut pourtant qu'ils en priſſent de ſa main. Vous jugez bien qu'ils en donnerent ce qu'elle voulut. Apres avoir fait aſſez bien ſon compte de ce coſté-là, elle ſ'avança vers d'autres Carroſſes, d'où on l'appelloit. Cependant la belle Troupe, à qui ſon déguiſement eſtoit connu, ſ'afſit ſur l'herbe pour y prendre le frais; & une des Dames prenant la parole, demanda ſi l'on ſçavoit ce qui eſtoit arrivé à une Perſonne de marque. Cette Perſonne faiſant fort grande figure, on la pria de conter l'hiſtoire. L'attention qu'on luy preſta quelque temps, fut interrompuë par un effroyable cry qui ſe répandit par
tout,

tout , & qui fit connoître que la Païſanne eſtoit enlevée. Les Dames, les Cavaliers, tout fut en alarmes. On demanda comment, & par qui , & de quel coſté on l'emmenoit. On montra un Carroſſe à ſix Chevaux qui alloient vers la Ville à toute bride, & on apperçut la belle Agnès, qui s'avancant hors de la Portière, faiſoit ſes efforts pour ſe ſauver. Un des Cavaliers que ſa voix frapa , courut de toute ſa force avec cinq ou ſix Laquais. Le Gentilhomme qui en eſtoit amoureux , voulut auſſi courir apres le Carroſſe ; mais le Parent de la Belle , qui avoit entendu dire le jour précédent qu'il la vouloit enlever, le crût l'auteur de cette entrepriſe, & prétendant le faire répondre du Rapt , il ſobſtina ainſi que les Dames,

à

à le faire demeurer. La douleur qu'il eut de l'enlèvement de sa Maistresse , & les menaces d'un Procès en crime , où l'on sembloit vouloir l'engager , furent pour luy un si grand sujet d'accablement, que tombant évanouï, il eut luy-mesme besoin de secours. On le porta dans une Maison voisine , où quelques Dames qui l'accompagnèrent , luy firent tirer du sang. Après qu'il fut revenu de sa foiblesse , on le conduisit où le reste de la Compagnie devoit se rendre. Il s'y plaignit de l'injustice qu'on luy faisoit de le croire auteur d'une lâcheté ; & on le vit si pénétré de douleur de l'enlèvement de l'aimable Agnès, qu'il fut aisé de connoître qu'il n'y avoit point de part. En effet , ce qui s'estoit dit depuis deux jours de son prétendu

prétendu dessein , n'avoit aucun fondement. C'estoit un conte inventé pour faire parler la Belle. Cependant le Cavalier qui suivoit les Ravisseurs, eust bientôt manqué d'haleine. Tout ce qu'il pût faire, fut d'ordonner aux Laquais d'avancer toujours , & de prendre langue touchant le Carrosse. Le hazard voulut que cet accident étant arrivé sur les six heures , qui est celle où l'on commence à faire la Garde en ce Quartier-là , il trouva un Cavalier préposé pour cette Garde , à qui il conta l'affaire, l'assurant que sa Brigade seroit payée largement, s'ils arrestoient le carrosse où estoit la Païsane. Deux coups de Siflet assemblerent vingt-cinq de ses Camarades , qui coururent aussitôt à toutes jambes. Le Cavalier retourna où il venoit de

Octobre 1680.

H

laisser les Dames , & au lieu de quatre ou cinq Carrosses qu'il devoit trouver , il n'en vit que deux dans lesquels estoient cinq Femmes & deux Hommes, qui le prirent avec eux. Il leur fit sçavoir ce qu'il avoit fait , & les Dames luy apprirent l'accident du Gentilhomme. La Compagnie s'estant rassemblée , chacun raisonna sur l'enlèvement. On en craignit d'autant plus les suites , qu'on crût que de jeunes Gens l'auroient entrepris , trompez par l'habit de Païsane. On ne doutoit point que la belle Agnès ne se fît connoître ; mais quoy qu'elle dist , ils pouvoient d'abord manquer de respect, ou ne la pas croire sur sa qualité. On passa deux heures dans les plus fortes alarmes, & enfin on vit entrer un des Gardes qui rendit la joye à tout le monde.

Il

Il dit qu'on avoit atteint les Ravisseurs, qu'on vouloit sur l'heure les envoyer prisonniers, mais que la jeune Personne qu'ils enlevoient, avoit tellement prié qu'on les amenast dans cette Maison, qu'on avoit fait marcher le Carrosse, & qu'il alloit arriver escorté de vingt de ses Camarades. La belle Enlevée parut un moment apres. Chacune des Dames courut l'embrasser. Elle répondit d'un air tout charmant à ces marques d'amitié ; & en suite s'adressant aux Cavaliers, elle leur dit que c'estoit à eux à voir ce qu'ils résoudroient de ses Ravisseurs, qu'elle prétendoit les remettre entre leurs mains, & qu'apres les avoir rendus maistres de la satisfaction qui luy estoit deuë, elle jugeroit de leur estime par la maniere dont ils vängeroient l'affront qu'on luy

H ij

avoit fait. En mesme temps elle fit entrer les autres Gardes. Les Ravisseurs estoient au milieu , & ce fut en les voyant qu'on pénétra le mystere. C'étoient deux Freres , & un Cousin de la Belle , priez par la Dame avec qui elle avoit tant ry le soir précédent, de venir estre ses feints Ravisseurs. Cette Dame qui avoit fait jusquelà merveilleusement la desolée , se mit à rire de tout son cœur des frayeurs qu'on avoit eües. Chacun avoua qu'il avoit esté la Dupe de la belle Agnés ; & quoy qu'on eust fort souffert des inquietudes qu'elle avoit causées, on n'eut pas la force de luy en vouloir du mal. Comme son Amant ne paroissoit point, on luy apprit ce qu'il estoit devenu. La foiblesse le retenoit en haut sur son Lit. On luy députa deux Dames , qui apres luy avoir donné

donné la joye d'Agnés retrouvée, luy dirent que les Ravisseurs estoient prisonniers dans la Maison, qu'ils l'accusoient de les avoir employez pour l'enlevement, & qu'il pouvoit venir se justifier devant tout le monde. La fureur le prit à cette accusation. Il descendit tout hors de luy-mesme, & fut agreablement surpris quand on luy montra les Autheurs du coup. On congedia les Gardes, que l'on satisfit fort honnestement. Ce fut tout de bon qu'ils arresterent d'abord les prétendus Ravisseurs; mais l'aimable Agnés les ayant instruits de la trômperie, ils avoient en suite concerté ensemble ce qui leur restoit à faire. Ils seroient venus plustost dénouer la Piece, si la Belle n'eust pas voulu aller à Paris, où elle ordonna un tres-beau Dessert. :

Elle y employa l'argent qu'elle avoit gagné à vendre des Fruits, & cette galanterie finit les plaisirs d'un jour que tant d'Incidents rendoient remarquable.

Le Mercredy 9. du mois, Monsieur de Novion Conseiller au Parlement , Fils de feu Monsieur de Novion Fils aîné de Monsieur le Premier Président , épousa Mademoiselle Berthelot , Fille aînée de Monsieur Berthelot Trésorier Général des Maisons & Finances de Madame la Dauphine. Ce Mariage s'est fait avec l'agrément du Roy , qui en a signé le Contract , aussi bien que toute la Maison Royale. Le jour que je viens de vous marquer , il y eut un Soupé tres-magnifique chez Monsieur Berthelot , pour la signature de ce Contract. La Cere monie se passa dans toute l'honesteté

nesteté imaginable. Voicy ceux qui s'y trouverent. Mr le Premier Président, Mr le Duc de Gesvres, Premier Gentilhomme de la Chambre; Mr de Novion, & Mr l'Evêque de Cisteron, tous deux Fils de Mr le Premier Président; Mr & Madame de Ribere, Mr & Madame de la Brise (Vous sçavez que Mesdames de Ribere & de la Brise sont toutes deux Filles de Mr le Premier Président; Madame de Tubeuf, qui est une troisième Fille, ne s'y trouva point à cause de son Veuvage;) Mr de la Ferriere Maître des Requestes, & Madame de la Ferriere sa Femme Sœur du Marié, Mr le Chevalier de Novion Frere du Marié, Mr Gallard de Poinville, Frere de Madame la Première Présidente, Mr Piques, Mr de Belloy, Mr Berthelot Oncle de la Mariée, Madame

H iij

la Femme , Mr Dalmas , Secre-
taire du Roy , & Trésorier Gene-
ral des Ecuries de Sa Majesté ,
Madame Dalmas sa Femme , Sœur
de Mr Berthelot , Monsieur Aimé
Secrétaire du Roy , Madame Ai-
mé sa Femme autre Sœur de Mr
Berthelot , Mademoiselle Berthe-
lot Sœur de la Mariée , Monsieur
l'Abbé Parfait Chanoine de No-
stre-Dame , & Monsieur le Con-
trolléur Parfait son Frere , tous
deux Oncles de Madame Ber-
thelot , Monsieur Rivot d'Om-
breval , Avocat General de la
Cour des Aydes , Gendre de Mr
Berthelot , & Monsieur de Joüy,
Fils aîné de Mr Berthelot , Avo-
cat General des Requestes de
l'Hôtel. Il y eut deux Tables som-
ptueusement servies. A minuit on
alla à S. Eustache , où la Benedi-
ction Nuptiale se fit. Monsieur le
Premier

Premier President retourna chez luy apres la Messe , aussi-bien que Monsieur le Duc de Gesvres. Le reste de la Famille revint chez Monsieur Berthelot. Le Marié est jeune, fort bien fait de sa personne , & reçu Conseiller au Parlement du 6. de Septembre. Mademoiselle Berthelot est brune, d'une tres-jolie taille, a l'esprit doux, l'humeur agreable , & fait assez voir par ses manieres qu'on a pris de fort grands soins de son éducation. Le lendemain , on alla à Villebon, où Mr le Premier Président donna un fort grand Soupe. Sa generosité ordinaire , & la tendresse qu'il a pour Monsieur de Novion son Petit Fils, luy ont fait prendre chez luy les Mariez , avec tout leur train, pour y demeurer tant qu'il vivra, sans qu'il leur en couste aucune chose.

H v

Ce Mariage me fait souvenir d'un autre qui s'est fait dès le Mois d'Aoust , & dont j'ay toujours oublié de vous parler. C'est celui de Monsieur de Chasteauneuf , Conseiller au Parlement. Je vous ay déjà entretenuë plusieurs fois de luy. Il eut l'honneur d'accompagner la Reyne d'Espagne jusqu'à la Frontiere , & lût l'Acte de Delivrance , quand on la remit entre les mains des Envoyez du Roy catholique. Il étoit Conseiller Ecclesiastique , & il a changé de Charge pour épouser Mademoiselle de Mouffy la Cour-Reine. Cette jeune Mariée est belle, bien faite, spirituelle, & Fille unique d'un Maistre des Comptes de ce mesme nom. Ainsi le bien est joint au merite, & Mr de Chasteauneuf a trouvé dans cette aimable Personne tous les avantages

tages qu'il avoit lieu d'espérer.

La Relation du Mariage de la Reyne d'Espagne , qui explique ce que c'est que l'Acte de Délivrance dont je viens de vous parler , contient une Planche où est gravée la Maison Royale du *Buen-Retiro*. Vous vous souvenez , Madame , que cette Princesse y demeura jusqu'à son Entrée publique. Après vous avoir donné la Veuë de ses Bastimens, il faut venir aux Jardins. Ils ont , entre autres beautez, deux Etangs considerables. Tout ce qui sert d'ornement au plus petit, est gravé dans cette Planche. Vous trouverez, en jettant les yeux dessus, qu'il doit estre d'un fort agreable aspect.

Pendant qu'un des plus terribles Fleaux dont Dieu se serve pour punir les Hommes, a fait de tristes

170 MERCURE

tristes ravages en Allemagne ; nous n'avons veu, environ depuis cinq mois, regner icy que des Fièvres. Il y en a eu de toutes sortes, & en tres - grand nombre, mais aussi elles ont esté gueries fort promptement, & il en est mort tres - peu de Personnes. Vous en sçavez la raison, & ce qu'on doit au Remede Anglois. Comme on en parle aujourd'huy par tout, il faut vous en dire quelque chose. Si le Quinquina n'entre point dās ce Remede, il entre du moins dans le raisonnement de tous ceux qui veulent chercher en quoy il consiste, & c'est par là que je me croy obligé d'expliquer en peu de mots ce qui est arrivé du Quinquina depuis qu'on s'en est servy. Il y a vingt-deux ans, que c'estoit un nom inconnu en France, & je ne sçay mesme s'il ne l'estoit.

stoit point dans toute l'Europe. Les Jesuites en firent la découverte dans le Pérou, & en ayant apporté à Rome, ils en donnerent quinze prises au Pere Anahalt qu'ils y trouverent. Ce Pere estant icy de retour, en fit l'épreuve sur quinze Personnes qui avoient la Fievre quarte. Elles en furent toutes guéries, & le prompt effet de ce Remede fit un éclat surprenant. Tout le monde s'entretint du Quinquina. On en fit venir. Les Medecins l'ordonnerent, & il devint entierement à la mode. Vous remarquerez qu'on ne le prenoit, comme font les Indiens, qu'après quelques accès de Fièvre, sans l'avoir fait infuser, & cela, pour ne pas arrêter tout d'un coup les mauvaises humeurs qui la causent, & qui semblent vouloir du temps pour se dissiper.

Après

Après qu'õ eut employé le Quinquina pour les Fievres quartes , toujours avec le mesme succès , quelques Medecins en firent l'essay sur les Fièvres tierces. Les Malades en guerirent, & leur guérison les ayant portez à s'en servir pour la Fievre double tierce, l'épreuve leur réussit. Il ne restoit plus que la Fievre cõtinuë. Quelques - uns de ceux qui en furent attaquez , eurent recours au mesme Remede ; mais loin qu'ils en reçussent du soulagement , la violence de leur Fievre redoubla, & on reconnut que le Quinquina ne pouvoit servir que pour les Fievres intermittentes. Cependant ces guérisons n'estoient pas toujours fort seures , & si quelques - uns guerissoient entierement , les autres se trouvoient repris de Fièvre quelque temps apres.

apres. Voila l'état où demeurerent les choses. L'usage du Quinquina n'estoit ny blâmé, ny beaucoup suivy ; & comme ceux qui prenoient soin des Malades avoient leurs raisons pour ne le pas ordonner, la memoire s'en perdoit peu à peu, la plûpart des Gens attaquez de Fièvre n'en demandant point, soit qu'ils n'eussent jamais entédu parler de ce Remede, soit qu'ils oubliassent de s'en servir. Apres un nombre d'années pendant lesquelles on a peu songé au Quinquina, voicy ce que le Medecin Anglois a fait. Je parle selõ le raisonnement de Personnes tres-habiles, & d'une profonde penetration. Il a composé un Remede de ce mesme Quinquina, & a crû en oster la connoissance, en le faisant infuser, ce qu'on n'avoit point encor pratiqué. D'ailleurs ayant veu que pendant plus de vingt

années une prise ou deux de Quinquina avoient guéry pour un temps, il s'est persuadé avec beaucoup de raison, que s'il en donnoit quantité de prises, il en guéreroit les Malades pour toujours. L'expérience a fait voir qu'il a raisonné fort juste. C'est pour cela qu'il fait prendre de son remède en quantité dans les premiers jours de la Fièvre. Quand elle est passée, il oblige encor d'en prendre, mais beaucoup moins, afin d'empescher qu'elle ne revienne; & dès le moindre ressentiment qu'on en peut avoir, il veut qu'on en prenne autant qu'on a fait d'abord. Tout cela fait voir, je dirois presque avec certitude, que son Remede n'est fait que de Quinquina. En l'infusant dans le Vin, il peut y mesler quelque autre chose; mais comme on ne connoît rien de plus assuré

que le Quinquina pour la guérison des Fièvres, il n'est pas à croire que le Medecin Anglois, qui ne s'est jamais piqué d'estre tres-profond en Medecine, ait fait d'assez heureuses recherches pour avoir trouvé un Spécifique qui surpasse le Quinquina. Il est bien plus vray-semblable que s'il mêle quelque chose dans son Remede, c'est seulement pour le déguiser, ce mélange ne pouvant produire aucun effet. Les promptes & surprenantes guérisons qu'il a causées, ayant fait souhaiter aux plus habiles Medecins d'en avoir la connoissance autrement que par conjecture. Le Sieur Philippe qui demouroit avec le Medecin Anglois, en découvrit le Secret il y a plus d'un an à Monsieur Daquin Premier Medecin du Roy, & c'est de
celuy

celuy - là que Monseigneur le Dauphin a pris pendant sa dernière maladie. Il en a esté tout-à-fait guéry ; & Sa Majesté ayant donné aussitost après une Pension au Sieur Philippe , a voulu procurer à ses Sujets l'avantage d'avoir ce Remede pour trois Pistoles, Monsieur Daquin , le Medecin Anglois, & le Sieur Philippe, ne sont pas les seuls qui s'en servent aujourd'huy pour guérir les Fièvres intermittentes. Monsieur Fagon , Premier Medecin de la Reyne , dont je vous ay plusieurs fois parlé , & qui s'est acquis une si haute réputation dans la Medecine, le sçait aussi préparer. Il en a fait à la Cour un nombre infiny d'expériences, & on y est demeuré d'accord qu'il est aussi seûr que celui des autres. Monsieur le Bel Premier Medecin de Madame,

a

a travaillé à la découverte du même Remede. On assure qu'il y a réüßy , & qu'il ne difere de celui de l'Anglois, de Mr Fagon, & du Sr Philippe , qu'en ce qu'il le prépare avec de l'Eau , & que les autres se servent de Vin pour l'infuser. Mr de Blégnny, Auteur des *Nouvelles Découvertes* , croit aussi l'avoir trouvé , & le fait voir par un petit Livre qu'il a donné au Public sur ce sujet. Plusieurs Personnes croient la même chose de deux fameux Apoticaire de Paris qui les ont guériez. Je ne doute point qu'il ne fust facile à la plus grande partie des Medecins de le trouver, mais apparemment ils ont de bonnes raisons qui les obligent à croire que les Malades sont mieux guéris, quand ils observent la longueur des formes. Je vous parlay la dernière fois.

*D'où vient que tout le monde alors
ne tremble pas ?*

*Pense-t-on que ce Prince, à qui tout
est possible ,*

*Retenu dans son Lit, ne soit pas
aussi fort ?*

*Et qu'est-ce que la Fièvre ? Est-ce
un Monstre invincible*

*A celui qui cent fois s'est moqué de
la Mort ?*

Le retour de la santé de Monseigneur le Dauphin, dont Monsieur Daquin & Monsieur Fagon ont toujours eu soin , a causé une joye extraordinaire à toute la Cour. Il n'est point de termes qui puissent marquer combien Madame la Dauphine en ressentit au moment qu'on luy apprit qu'il n'avoit point eu d'accès. Elle fit tant de caresses à celui qui luy porta le premier cette nouvelle, qu'on

qu'on peut dire que tout son cœur se montra. La convalescence de ce jeune Prince fait qu'on prépare à la Cour avec plus d'empressement & de plaisir, un Ballet, qui doit y estre dancé aussitost apres Noël. Je dis Ballet, parce que ce n'est point un Opéra. Il n'y aura point de Comédie. Ce seront des Entrées mêlées de Recits, & le tout sera nommé, *Le Triomphe de l'Amour*. On y verra les Conquestes de ce Dieu sur tous les cœurs, qui auront passé pour insensibles. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, plusieurs Princes, Princesses, Grands Seigneurs & Dames de la Cour, danceront dans ce Ballet.

Monsieur de Gombaut, Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté, a esté à la Cour de Mr le Land

Landgrave de Hesse-Cassel, où la considération tres-particuliere qu'on a par tout pour le Roy, l'a fait recevoir comme Ambassadeur, c'est à dire, avec les memes honneurs que l'on rend à ceux qui ont cette qualité. Je vous diray sur l'origine du mot de Landgrave, que les Allemans appellent les Comtes *Graven*, qui en vieux langage, signifie Juge, & les Latins les appellent *Comites*, parce qu'anciennement la justice estoit renduë à la Cour, & que ces Juges accompagnoient toujours l'Empereur. Phaltzgrave, Markgrave, & Burgrave, sont d'autres noms composez du mot *Graven*, ainsi que Landgrave, & restraints par ceux de *Phaltz*, *Mark*, *Land*, & *Burg*, qui veulent dire, Palais, Frontiere, Païs, & Forteresse. Ainsi Phaltzgrave, signifie

fic Chef de la Justice du Palais Impérial ; Markgrave , Juge d'une Province Frontiere ; Landgrave, Juge d'une Province mitoyenne ; & Burgrave, Gouverneur de quelque importante Forteresse, ayant droit d'administrer la Justice dans tout son Gouvernement. Le Phaltzgrave , c'est à dire , le Comte Palatin , estoit autrefois Chef de la Justice. Il n'y avoit point d'appel qui ne vinst à luy, & il decidoit avec l'Empereur de toutes les grandes Affaires. Les abus que commettoient les Landgraves & les autres, ayant obligé l'Empereur d'envoyer des Phaltzgraves en divers endroits , pour empêcher l'injustice , insensiblement ces Comtes Palatins s'approprièrent les Provinces de Saxe, de Baviere , de Franconie , & du Rhin. Quoy que ces quatre Principautez

cipautez ayent eu la qualité de Palatinat, il n'y a plus que la dernière qui jouïsse de ce titre. Les Markgraves & les Landgraves, qui n'avoient pour but au commencement que la conservation de l'équité entre les Sujets de l'Empire , prirent soin ensuite d'empêcher que l'Ennemy ne fît tort à ceux de leur Jurisdiction, & enfin ils éleverent leurs Charges en un si haut point, que la négligence des Empereurs laissant diminuer leur autorité, au lieu d'Officiers , ils devinrent Propriétaires des Provinces qu'ils avoient en garde. De tous les Landgraves , il n'y a plus que la Maison de Hesse qui en fasse son principal titre. Le Landgraviat d'Alsace , a esté transporté au Roy de France par le Traité de Munster; celuy de Leuctemberg, à la Mai-

Octobre 1680.

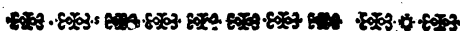
I

son de Baviere , par le Mariage du Duc Albert avec Mechtildis, Heritiere-de cette Principauté; celui de Turinge , appartient aux Ducs de Saxe ; celui de Sansemburg, à un Marquis de Badén ; & celui de Nollembourg, à la Maison d'Autriche. Outre ces Landgraviats, les Comtes de Furstemberg se qualifient Landgraves de Stillingen, & de Bath; & ceux de Sultz , se disent Landgraves de Klegau. Cependant, ils préfèrent le titre de Comte. La Maison de Hesse , qui descend de Charlemagne, peut disputer d'ancienneté avec tout ce que l'Allemagne a de plus illustre. Henry de Brabant , qui en estoit le premier Landgrave , mourut en 1308. & n'a eu que de grands Hommes pour Successeurs. Cette Maison est divisée en deux Branches, depuis

puis l'accommodement qui fut moyenné par Ernest de Saxe en 1647. entre Guillaume VI. & George, tous deux appelez au droit de leurs Peres, à la Succession du Landgrave Louïs leur Grand Oncle, mort sans Enfans en 1604. Guillaume, fut Chef de la Branche de Cassel qui est l'Aînée, & épousa une Sœur de l'Electeur de Brandebourg. Les deux Princesses ses Sœurs ont été mariées, l'une à Henry Charles de la Trimouille, Duc de Toüars, Prince de Tarente; & l'autre, à Charles-Louïs, Electeur Palatin, dernier mort. George, Chef de la Branche de Darmestadt, qui est la Cadete, a esté marié à la Fille aînée du feu Electeur de Saxe, & est mort en 1661. Son Fils aîné a épousé une Fille de Frideric, Duc de Holstein, & a une Sœur ma-

196 M E R C U R E
riée à Philippe-Guillaume, Duc
de Neubourg. Vous voyez par là
que chacune de ces Branches a
des Alliances tres-considérables.
L'une, suit la Réforme de Luther,
& l'autre, celle de Calvin.

Je viens aux honneurs rendus
à nostre Envoyé Extraordinaire.
Vous en trouverez la Relation
dans cette Lettre d'un Allemand
de Cassel, qu'on a fait traduire. Il
écrit du 24. d'Aoust à un de ses
Amis de Paris.



TRADUCTION
D'UNE LETTRE
D'UN ALLEMAND
DE CASSEL.

IL faut que je vous fasse part de
la joye que Mr le Landgrave a
fait

fait voir de l'arrivée d'un Envoyé Extraordinaire du Roy de France, & des marques qu'il luy en a données pendant le séjour qu'il a fait icy. On ne peut faire paroître plus de reconnoissance de l'honneur qu'il a reçu d'un si grand Monarque, ny plus de estime pour celui à qui cet Employ a esté donné. On nous a dit que c'estoit un Gentilhomme ordinaire de la Maison du Roy, nommé Monsieur de Gombaut. Il paroist âgé environ de trente sept ans, & bien fait de sa personne, a l'air noble, & passe dans cette Cour pour un Homme universel. Il arriva le 8. de ce Mois en cette Ville, & envoya aussitost son Secretaire au Premier Ministre de Mr le Landgrave, & au Maréchal & Grand-Maistre de la Cour, pour leur en donner avis. Le mesme jour, Monsieur le Landgrave

l'envoya complimenter sur son heureuse arrivée , par un de ses Premiers Gentilhommes , qui luy dit qu'on le viendrait prendre le lendemain sur les onze heures , pour le conduire à l'Audience. Les Carrosses arriverent à l'heure marquée. Il monta seul dans l'un des trois que luy envoya le Prince. Ce Carrosse estoit des plus magnifiques, & tiré par six Chevaux d'une admirable beauté. Ses Officiers entrèrent dans les deux autres , avec des Gentilshommes de Monsieur le Landgrave. Ensuite , marcherent les Carrosses de l'Envoyé, tres-propres , & tiréz aussi par six Chevaux , & un fort grand nombre d'autres Carrosses des Princes , & Princesses qui sont dans cette Cour , & des Personnes de qualité qui la composent. Le Train de cet Envoyé estoit fort lesté.

En

En arrivant au Chasteau , il y trouva la Garde du Prince qui estoit en haye , Tambour batant , & Enseignes déployées. Son Carrosse avança jusqu'au pied de l'Escalier, où il fut reçu par le Maréchal & Grand-Maistre du Prince, accompagnés de quarante Gentilshommes. Ils le devancerent tous jusqu'à la Porte de l'Antichambre , où le Prince se trouva. D'abord qu'il parut, tout le monde se rangea pour le laisser avancer vers l'Envoyé. Après quelques complimens , ils entrèrent tous deux de front dans la Chambre du Prince , où ils demeurèrent assez peu de temps. Au sortir de là , cet Envoyé alla saluer Madame la Landgrave Regente , avec qui estoient Madame la Landgrave Douairiere , Madame l'Electrice Palatine, la Princesse Sœur de Monsieur le Land-

grave, & la Princesse de Curlande, Sœur de Madame la jeune Landgrave. Toute cette Cour se trouva dans l'Antichambre, où elle s'estoit avancée pour le recevoir. Il leur fit à toutes des complimens différens, mais si justes, qu'il n'y en eut aucune qui n'admirast son esprit. L'heure du Dîné estant venue, on servit un magnifique Repas. Les Princesses prirent place, & l'Envoyé fut aussi entre Monsieur le Landgrave, & le Prince Philippe son Frere. Il eut le Cadenas ainsi que les Princesses, & un Gentilhomme faisoit l'essay avant que de luy donner à boire. Ce Gentilhomme demeura toujours de garde auprès de luy, pour prendre soin que rien ne luy pust manquer. Apres le Repas, il alla rendre visite au Prince Philippe, & à toutes les Princesses
sépa

séparement, & fut charmé de la beauté, & de l'esprit de la Princesse de Curlande, qui répondit en François aux complimens qu'il luy fit. En suite on le conduisit dans un tres superbe Apartement de plein pied, à celui de Monsieur le Landgrave, qui luy rendit sa visite dès ce mesme jour. Il a continué de manger avec le Prince, & les Princesses, & l'on a remarqué que Madame la Landgrave Regente, pour luy faire plus d'honneur, a presque tous les jours changé d'Habit. Elle en mettoit de tres magnifiques, que Madame la Princesse de Tarante luy envoie de France. Mr de Gombaut en a aussi changé fort souvent, & on luy en a vu d'une riche Broderie, que l'on a trouvez aussi superbes que bien entendus. Comme il s'est heureusement rencontré dans cette Cour le

jour de la Naissance du Prince , il luy fit un fort galant Présent d'Eventails , de Miniature, de Pomades , Essences , Parfums , Gands, & autres curiositez. Mr le Landgrave témoigna l'estime qu'il en faisoit , en les distribuant aux Princesses qui en firent honneur de tres-bonne grace à cet Envoyé. Tous les jours de son séjour n'ont été que Festes , le Prince l'ayant toujours régale splendidement avec Symphonie & Musique de toutes sortes. Il a eu souvent le divertissement de la Chasse, & sur tout de celle des Cerfs dans les Toiles, où il a montré son adresse en les tuant à coups d'Epée & de Pistolet. La plus galante & la plus considerable des Festes qu'on luy a données , a esté celle du 14. de ce mois. Elle commença par un grand Soupé , servy dans un Cabinet richement orné de Pentures & de Lustres.

stres. Ce Cabinet est sur la Terrasse du grand Jardin qui donne sur la Vésère, au delà duquel, & vis-à-vis du Cabinet, Mr le Landgrave avoit fait construire un Fort dans une grande Prairie. Toute la Garnison estoit rangée en bataille, entre le Fort & cette Riviere, & sous la Terrasse du Jardin, on avoit placé un grand nombre de Canons & de Bombes, qui tirèrent toutes aussi bien que le reste de l'Artillerie, lors que Mr le Landgrave but à la Santé du Roy, & que l'Envoyé luy en fit raison. Quand on eut souppé au son de toute sorte d'instrumens, placez à une juste distance pour ne nuire pas à la conversation; les Dragons qui estoient en deçà de la Riviere, la passerent sous le feu du Canon, & vinrent donner avec le reste des Troupes par trois endroits differens. Le feu fut considerable, tant des

Attaquans que des Attaqueꝝ, & dura une heure. Le Fort ayant enfin esté pris d'assaut, on y entendit des grandes Fanfares de Tambours & de Trompetes. Cela fut suivy d'un tres-beau Feu d'Artifice, que l'on avoit preparé le long du Vesper. Ce Feu estoit composé d'un nombre presque infiny de Fusées volantes, qui firent un tres-agreable effet; apres quoy on retourna à la Ville dans des Calèches richement parées, chacune attelée de six Chevaux. La quantité des Flambeaux qui les éclairaient, sembloit avoir ramené le jour, & il n'y avoit rien de si beau que ce Cortège. Je ne puis finir ma Lettre, sans vous apprendre la joye que tous les Catholiques de Cassel ont eue en particulier, de l'arrivée de Mr de Gombaut. Ce sera par là que vous connoistrez les respectueux égards qu'a nostre Prince, pour le Roy de France,

France, puis qu'il a accordé à son Envoyé la permission de faire célébrer publiquement la Messe dans Cassel, ce qui n'avoit esté permis à aucun depuis plus de trente années, non pas mesme à feu Mr le Duc de Longueville, lors qu'il y passa pour le Traité de Munster. Mr le Landgrave luy avoit offert un Lieu particulier dans son Palais, pour y entendre le Messe, à huis clos, avec toute sa Maison, mais il aimamieux la faire dire dans le Logis où estoit son Train, croyant que cela feroit plus d'honneur à sa Religion, & seroit plus utile aux Catholiques Hessiens, qui n'auroient osé venir au Palais du Prince. Monsieur le Landgrave a eu beaucoup de regret de le voir partir si tost; & pour l'obliger à se souvenir de sa Cour, il luy a fait présent de six grands Gobelets, d'un grand Bassin cizelé, & d'une

d'une Eguiere faite en Autriche qui est sur une Montagne, avec un petit Cupidon sur le dos de cette Autriche, qui tient une Chaîne pour estre son Guide. C'est un travail qu'on peut dire rare, & qui surpasse infiniment la matiere. Monsieur de Gombaut a répondu à cette liberalité, en donnant quantité de Medailles qui contiennent des grandes Actions du Roy dans ses dernieres Campagnes, & faisant d'extraordinaires largesses à une partie des Officiers de Monsieur le Landgrave, qui a eu la générosité de défrayer tout son Train, pendant le temps qu'il a esté à Cassel. Il est retourné à Munster, où l'Evesque de ce nom luy donne des marques de son estime, & reconnoist en sa Personne l'honneur qu'il reçoit d'avoir auprès de luy, de la part du Roy de France.

France, un Envoyé dont le mérite se fait connoître par tout.

Il faut encor vous entretenir de Morts. Celle de Madame la Duchesse d'Elbeuf, Sœur de Messieurs les Duc & Cardinal de Bouillon, est arrivée le 23. de ce mois, apres une longue maladie, dans laquelle elle a donné des marques d'une patience extraordinaire, & d'une pieté toute Chrestienne. Elle s'appelloit Elizabeth de la Tour-d'Auvergne, & estoit Fille de Frederic-Maurice de la Tour-d'Auvergne, Prince de Sedan & de Rocourt, Vicomte de Turenne, Pair de France, & d'Eleonor-Frebonie de Berg. Elle est morte âgée de 45. ans, & avoit esté mariée en May 1656. avec Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, Pair de

208 M E R C U R E

de France, Comte de Lislebone,
 Marquis de Rochefort, Gouver-
 neur de Picardie , Païs & Com-
 té d'Artois , & du Hainaut,
 Gouverneur Particulier de la
 Ville & Citadelle de Montreüil.
 & aujourd'huy Chef de la Mai-
 son de Lorraine en France. Ce
 Prince né en 1620. est le Fils aî-
 né de Charles de Lorraine Duc
 d'Elbeuf, Pair de France, Comte
 de Harcourt , de Lislebonne , de
 Rieux, & de Busançois, Seigneur
 de Rochefort, Chevalier des Or-
 dres du Roy, Gouverneur de Pi-
 cardie, mort en Novembre 1657.
 & de Catherine-Henriete , Le-
 gitimée de France, Fille naturel-
 le du Roy Henry IV. Il épousa
 en 1641. Anne-Elizabeth de Lan-
 noy , Veuve de Henry du Plessis
 Comte de la Rocheguyon , Fille
 de Charles Comte de Lannoy,
 Che

Chevalier des Ordres du Roy,
 Gouverneur de Montreüil , &
 d'Anne d'Aumont. De ce pre-
 mier Mariage sont sortis Anne-
 Elizabeth de Lorraine , née en
 Août 1649. quia épousé à Bar-
 leduc en 1669. Charles - Hen-
 ry , Legitimé de Lorraine, Prin-
 ce de Vaudemont , Fils naturel
 du Duc Charles de Lorraine,
 & de Beatrix de Cusance, Com-
 tesse de Cantecroix; & Charles de
 Lorraine Prince d'Elbeuf, Cheva-
 lier de Malte , né en Novembre
 1650. De son secõd Mariage avec
 Elizabeth de la Tour-d'Auver-
 gne, dont je vous apprens la mort,
 il a eu Marie-Eleonor de Lorrai-
 ne, née en 1658. François-Marie
 de Lorraine, née en 1659. toutes
 deux Religieuses aux Filles Sain-
 te Marie du Fauxbourg S. Jac-
 que ; Henry de Lorraine Prince
 d'Elbeuf,

d'Elbeuf , Gouverneur de Picardie en survivance, né en 1661. & marié en Janvier 1677. à Charlotte de Rochechoüart de Mortemar, Fille de Mr le Marechal Duc de Vivonne ; & Loüis de Lorraine , Abbé d'Orcamp , né en Septembre. 1662.

Madame la Comtesse de Parabere est morte aussi depuis peu de jours, avec des sentimens si Chrétiens qu'on ne peut donner plus d'edification qu'elle a fait à ceux qui l'ont veüe dans sa maladie. Elle avoit 58. ans, & estoit de la Maison de Voisins, l'une des plus illustres & des plus anciennes de Languedoc , qui avec celle de Levy , a chassé les Sarrazins de cette Province. Du costé de François de Voisins , Baron de Montaut, son Pere , elle descendoit de la Maison de Guise & de Joyeuse.

Made

Mademoiselle d'Orleans, & Mademoiselle de Guise, luy faisoient l'honneur de le reconnoistre. Elle avoit celuy d'appartenir à Mr le Prince, & à Mrs. les Princes de Conty, estant de la Maison de Monmorency du costé de Madame sa Mere. Son Ayeule paternelle s'appelloit Charlotte, Fille de Blaise de Monluc Maréchal de France. En 1643. elle épousa Jean de Baudean Marquis de Parabere, Fils de Henry de Baudean Comte de Parabere, Marquis de la Motte-Sainte Heraye, Chevalier des Ordres du Roy, & Lieutenant de Roy du Bas Poitou, & de Catherine de Pardaillan, Fille de Jean-Frâçois Baron de Pardaillan & de Pania. Elle a laissé tout son Bien à Mademoiselle de Vaillac sa Nièce, qu'elle a toujours élevée, n'ayant point d'Enfans; & pour
donner

donner un témoignage assuré à Mr le Comte de Parabere son Mary , de la tendresse qu'elle a toujours eüe pour luy, elle l'a priée de rester auprès de luy pour en prendre soin , avec l'agrément de Mr le Comte de Vaillac son Pere, à qui elle l'a demandé en mourant. Je ne doute point que vous ne sçachiez que ce Comte , qui est Chevalier des Ordres du Roy, & Chevalier d'Honneur de Madame, avoit épousé en premiere Nôces une Sœur de Madame de Parabere. Mademoiselle de Vaillac est une Personne d'un fort grand merite, dont je vous ay parlé bien des fois , lors que la Reyne d'Espagne estoit en France. Ses aimables qualitez luy avoient acquis la bienveillance de cette Princesse , qui conserve encor en Espagne l'estime & l'amitié dont elle

elle l'a toujours honorée. Monsieur le Comte de Parabere est aîné de sa Maison, Frere de Monsieur le Marquis de la Motte-Sainte Heraye , Lieutenant General des Armées du Roy , & Lieutenant General en Poitou.

Il y a déjà quelque temps qu'on a eu avis de la mort de Mr le Comte de Mépieu , Chef de la Maison de Grolay en Dauphiné, l'une des plus nobles & des plus anciennes de cette Province. Il avoit épousé la Veuve de Monsieur le Marquis de Fours, dont il laisse une Fille , âgée de douze à treize ans, & unique Heritiere de cette Maison. Je ne vous dis rien de celle de Fours. Vous sçavez le rang qu'elle tient en Normandie, & qu'il en est peu qui ayent paru avec plus d'éclat, tant pour les Charges, que pour les Gouvernemens.

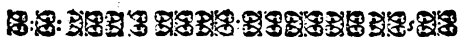
mens. Monsieur de Saint Clair, Seigneur de la Saussaye, de Guisigny, & de la Bucaille, en est le Cadet.

Madame le Roux, Veuve du Maistre des Requestes de ce nom, est morte le 20. de ce mois. Elle estoit Sœur de Mr le Président le Camus, cy.devant Contrôleur General des Finances, de Mr le Camus Conseiller d'Etat, de feuë Madame d'Emery Femme du Surintendant, & de feuë Madame Pellot, premiere Femme de Mr Pellot Premier Président de Normandie, & Tante de Mr le Premier Président de la Cour des Aydes, de Mr le Lieutenant Civil le Camus, & de Madame de Manevilete, auxquels elle laisse une grande Succession.

J'acheve ce triste Article par la mort de Monsieur l'Abbé Révérend,

rend , qui avoit l'honneur d'estre
fort connu du Roy. Il estoit Abbé
de Saint Chéron , & avoit esté
Aumonier ordinaire de Monsieur.

La Lettre qui suit est d'un Auteur qui m'est inconnu. Je ne doute point qu'après l'avoir lue, vous n'ayez autant d'envie de sçavoir son nom, qu'il en témoigne d'avoir l'éclaircissement d'une Aventure qui l'embarasse. Quand il voudra nous apprendrons s'il l'aura reçu. Voyez cependant la Lettre.



AU MERCURE

GALANT.

Humble salut, galant Mer-
cure,

Qui courant par Monts & par
vaulx,

Allez

Allez contant les Faits nouveaux

A toute humaine Creature.

J'ay besoin de vostre secours

Sur une galante Avanture ,

Qui depuis douze ou quinze
jours

Met mon esprit à la torture.

*Permettez moy de vous la conter
en Prose. Je reprendray peut estre
les Vers dans la suite de ma Lettre,
car je sçay que vous les aimez, &
l'on vous voit paré chaque Mois des
plus jolies Fleurs du Parnasse. Vous
sçaurez donc , naturellement par-
lant , que le 9. de ce Mois , jour de
Feste , sur les sept heures du matin,
je vis entrer dans ma Chambre une
jeune Fille, qui me presenta une
Corbeille , couverte de Brocard à
fleurs d'or , garnie de quantité de
Rubans bleus, & remplie de Jasmin
qui*

qui paroissoit frais cueilly , sur lequel estoit une couronne du mesme Iasmin , mêlé de Fleurs d'Orange, & de Tubéreuse, qui rendoit une odeur fort agreable. Surpris de la nouveauté , je demanday à celle qui m'apportoit ce Présent , de quelle part il venoit , mais elle me dit en se retirant , qu'une Personne qui luy estoit inconnüe , l'avoit priée de me le remettre entre les mains. Ce fut inutilement que je la fis suivre. Elle entra dans une Eglise , & s'y perdant dans la Foule, trompa ceux que j'avois chargé de l'observer. Je resvay assez longtemps à cette Avanture , songeant à toutes les Belles de ma connoissance, & cherchant celle qui pouvoit si galamment celebrer ma Feste ; mais je ne me crus pas assez bien avec aucune , pour en recevoir une faveur si obligeante. Enfin sortant de ma resverie , & voulant

Octobre 1680.

K

manier cette Couronne , je passay de ma premiere surprise à une seconde , lors que j'aperçeus dans le fond de la Corbeille une Lettre cachetée avec de la soye bleuë. L'ayant ouverte avec précipitation , j'y trouvay des Vers ; & de la Prose d'une écriture de Femme qui ne m'estoit point connue. I'en leûs la Lettre, & n'en fus pas plus instruit.

*J'ay mes raisons , Seigneur
Mercure ,*

*Pour ne vous la pas faire voir.
C'est l'endroit de mon aventure*

Que vous ne devez pas sçavoir.

*Je vous diray seulement que j'y
trouvay de l'esprit , & de l'imagi-
nation , qu'on y suppose une assem-
blée des Amours dans le Palais de
Venus , laquelle destine un Prix à
celuy*

*celuy de tous les Cœurs qu'ils ont
soûmis , qui sçait aimer avec plus
d'ardeur , & que mon Amour ayant
parlé du mien plus avantageuse-
ment que les autres, Venus luy don-
ne le Prix , & c'est cette Couronne
que l'on m'envoye.*

Mon Amour tout couvert de
gloire
M'a présenté le prix qu'il a sçeu
remporter ;

Mais toute la douceur d'une telle
victoire

N'a pas dequoy me contenter,
Si je ne connois point l'adorable
Merveille

De qui me vient la Lettre &
la corbeille ,

Et je vous jure par ces Vers
Que j'en ay l'esprit à l'envers.
Vous donc, officieux Mercure,
Qu courant par monts & par
vaux ,

Allez contant les Faits nouveaux ,

Contez par tout mon aventure ;

Et si le hazard vous fait voir

La Belle à la Lettre galante ,

A la Corbeille si brillante ,

Parlez-luy de mon desespoir ;

Dites-luy que mon ame est fort
impatiente

Dans la cruelle attente

De découvrir à qui je dois

Tant de faveurs tout à la fois,

Qu'enfin elle me fait une mortel-
le offence

De se soustraire à ma recon-
noissance ,

Et que mes plus ardens sou-
hairs ,

Si jamais je la puis connoître ,

Sont de luy faire voir par d'écla-
tans effets

L'estime qu'en mon cœur ses
bontez ont fait naître.

L'on auroit esté fort peu galant autrefois , si on eust parlé de Philosophie aux Dames. Ce ne fera plus la mesme chose , quand on aura leû le Livre que Mr l'Abbé de Gerard vient de donner au Public. Il l'intitule , *La Philosophie des Gens de Cour*. Quoy qu'il semble par ce Titre qu'il l'ait renduë autre que ce qu'elle est en effet, elle est cependant la mesme que nous l'avons veuë jusqu'à aujourdhuy, mais dégagée des rudes & dégoûtantes expressions , qui ont toujours esté cause que les Gens de qualité , à mesure qu'ils ont pris le bel usage du monde , ont fait gloire , ou de ne l'avoir jamais apprise , ou de l'avoir oubliée. Ainsi la Philosophie si nécessaire pour la conduite de la vie , estoit entierement negligée des Personnes du haut rang,

& les motifs de l'aversion qu'on avoit pour elle, venoient des Philosophes mesmes, puisque leurs incommodés manieres de philosopher luy attiroient ce mépris. Elle paroist maintenant cette Philosophie, mais la chicane & les termes barbares de l'Ecole en sont retranchez. On n'y trouve ny Questions inutiles, ny formalitez embarrassées. C'est une Beauté qui n'est accompagnée que des Graces, & qui s'est defaite de tout ce que sa premiere parure avoit de choquant. Elle fait voir ce qu'il y a de plus curieux dans la Physique, & de plus solide dans la Morale, & cela dans un tour aisé & naturel, & du goust mesme des Dames, qui en peuvent présentement raisonner d'une maniere agreable pour la conversation.

Autre

Autre chicane débrouillée par Mr de Malte. Il a fait un Livre où il s'est attaché à tout ce qui peut interesser la Noblesse dans les Tribunaux. Les Questions qui touchent les Nobles, y sont agitées & definies; le tout étably par de fortes Autoritez, par des Arrêts authentiques, & par des Décisions formelles. On voit dans ce mesme Livre plusieurs choses curieuses, concernant l'Histoire & le Blazon. Rien n'est traité plus à fond, ny plus instructif. C'est assurément beaucoup, d'avoir ramassé dans un seul Ouvrage tous les Privileges de la Noblesse.

Voicy le Bavolet de Monsieur Charpentier, que vous avez tant d'envie de voir noté, & que la Troupe de Guen-gaud adjôûta dès l'année dernière à la galante Piece de *l'Inconnu*. Comme on en

K iiij

doit doner quelques Representations incontinent apres la Toussaints , ceux de vostre Province qui s'y trouveront , pourront vous dire combien cette agreable Chançon est aimée.

LE BAVOLET.

NE fripez poan mon Bavolet ,
C'est aujordy Dimanche.

*Je vous le dis tout net ,
J'ay des éplingues sur ma manche,
Ma main peze autant qu'al' est
blanche ,*

*Et vous gagnerez un soufflet ,
Ne fripez poan mon Bavolet ,
C'est aujordy Dimanche.*



*Attendez à demain que je vaze à
la Ville ,*

*J'auray mes vieux habits,
Et les Lundis*

Je ne suis pas si difficile ;

Mais

*Mais à present, tout franc ,
 Si vous faites l'impertinent ,
 Si vous gastez mon linge blanc ,
 Je vous barray comme il faut de la
 haste ,
 Je vous bateray, pinceray, piqueray,
 Je vous moudray, grugeray, pilleray
 Menu, menu, menu comme la chair
 en paste ;
 Hom , voyez-vous , j'avon une ter-
 rible taste ,*

*Que je cachon sous not bonnet.
 Ne fripez poan mon Bavolet , &c.*
 La grande Troupe, qui est à
 present l'unique , a représenté
 dans ce mois pour Piece nouvel-
 le, *le Solymán* de Mr de la Tuile-
 rie, dont on a fort estimé les Vers.
 Elle va souvent jouer à Versail-
 les dans l'Appartement de Mon-
 seigneur le Dauphin, où elle di-
 vertit ce jeune Prince depuis le
 retour de sa santé. Mademoi-

selle de Chammefflé, qui n'avoit point encor eu l'honneur de jouer devant Madame la Dauphine, y a paru avec tant d'éclat, que quoy que cette Princesse en eust entendu dire beaucoup de bien, elle en a trouvé encor davantage, & est demeurée d'accord qu'il n'y eut jamais une maniere de jouer plus propre à toucher le cœur.

Madame la Princesse de Conty est guerie de sa Fièvre continuë. Le Roy avoit marqué beaucoup de chagrin de sa maladie. Iugez combien cette guérison a donné de la joye à Monsieur le Prince de Conty.

Le Roy a donné la Lieutenance Generale des Provinces du Maine, du Berche, & du Pais de Laval, à Mr le Comte de Tessé, Colonel & Brigadier de Dragons, Elle estoit vacante par la mort de Monsieur

Monfieur le Marquis de Beaumanoir de Lavardin. Apres avoir été tres - longtems dans cette Maifon , elle y revient encor aujourd'huy , Mr le Comte de Teflé eftant Fils de Magdelaine de Beaumanoir , Sœur de feu Mr l'Evêque du Mans , Commandeur des Ordres du Roy, tous deux Petits Enfans du Maréchal de Lavardin. Sa Majefté qui aime toujours à furprendre , ne luy voulut rien témoigner de ce Préfent , quand il alla prendre congé d'Elle pour fe rendre aupres de Madame fa Mere, qui eftoit dangereufement malade ; & il ne fut pas fitoft en Province , qu'il en eut l'avis. Il n'eft Homme en France qui foit plus brave , ny mieux fait que luy. Auffi eft-il eftimé de tout le monde. Il a infiniment de l'efprit , & s'eft acquis beaucoup de réputation

réputation dans toutes les occasions qu'il a trouvées de paroistre. Vous vous souvenez de ce que je vous en ay dit en vous parlant du Pont de Rinfeldt. Sa naissance est si connue, que je ne pourrois vous rien dire là-dessus que vous ne sçeuſſiez. Sa Grand-Mere estoit Sœur du Cardinal de Sourdis ; & Mr le Comte de Froulay, Chevalier des Ordres du Roy, Grand Marechal des Logis de la Maison de Sa Majesté, étoit Cadet de Mr le Comte de Tessé son Pere. Il a épousé l'Heritiere de la Maison d'Aunay en Normandie, & n'a qu'un seul Frere, qui est Mr le Chevalier de Tessé, Major de son Regiment de Dragons, & l'un des plus braves & des plus intrepides Officiers qui ait jamais embrassé les armes.

Monſieur de Boquemare Gouverneur

verneur de Gravelines , a vendu sa Charge de Capitaine aux Gardes à Monsieur de Voufy , Frere de Mr Desmaretz Intendant des Finances. Mr de Voufy est tres-bien fait, a l'esprit aisé & agreable, & une telle honnesteté dans ses manieres, qu'il est impossible de le voir sans l'estimer. Son zele a paru dans ses services, & ne laisse point douter qu'il ne soutienne toujours dignement la gloire qu'il a d'estre Nèveu de Mr Colbert. Il vend sa charge d'Ayde-Major dans le Regiment des Gardes, au second Fils de Mr de Manevilete , qui a eu l'agrément du Roy pour l'acheter, quoy qu'il n'ait pas encor dix-huit ans.

Je viens à l'Article des Enigmes. La premiere du Mois passé estoit le *Soulier*. Ce Mot a esté
trouvé

trouvé par M. Normant , Procureur au Siege Présidial de Tours;
 Le Chevalier Vatan , de la Ruë Montmartre : B. B. Secrétaire des Belles du Prin-temps, d'Orleans:
 Le Solitaire Celestin , d'Amiens:
 Le Galant Juriste , de la Ruë du Platre : Les deux Inseparables, de la Ruë de la Marche. Mr Bellanger le jeune , Avocat à Falaize , a fait là-dessus ce Madrigal.

M*ercure apparemment va prendre nostre mode,
 Il portoit autrefois des aisles aux talons;
 Mais voyant que l'Hyver changera nos Valons,
 Dans son Enigme il croit le Soulier plus commode.*

Ceux qui l'ont expliquée en Vers, sont Mrs L. Bouchet, ancien
 Curé

Curé de Nogent le Roy: Rault, de Roüen: Guépin, de Rennes: De Beaulieu: les quatre Sœurs d'Orleans: & les Belles du Printemps du même lieu: Baugé, de Thoüars. Cette Enigme a esté expliquée sur le Bas, le Gand, le Lit, & l'Habit.

Le Mot de la seconde Enigme est l'*Araignée*, Il a esté trouvé par Mrs Cabut le jeune, de Roüen: & Tamiriste, de la Ruë de la Cerifaye. L'Inconnu de Roüen, l'a expliquée en Vers par ce Sonnet.

J'Estois en mon Printemps en beauté sans seconde ;

Mon corps le plus charmant qu'eust
jamais vû le jour,

Obligeroit les Mortels à me faire la
cour,

Mais maintenant je suis la plus
laide du monde.



Je ne respire rien que le carnage
immonde, Ma

*Ma Maison montre assez que je
 n'ay point d'amour ;
 Tous les Morts entassez que l'on
 voit à l'entour,
 Marquent bien la fureur dont mon
 cœur sale abonde.*



*Aussi pendue au fil qui part de mon
 Fuseau,
 Comme une Criminelle attachée au
 Poteau,
 Je ne vis que du sang dont ma Toil-
 le est baignée.*



*D'Arachné, sans la plaindre, admire
 icy le sort ;
 Pallas apres sa mort la change en
 Araignée,
 Et cette Araignée est Ministre de
 la Mort.*

*Ceux qui l'ont aussi expliquée
 en Vers , sont Messieurs Alcidor,
 du Havre de Grace : De Tupi-
 gny*

gny de S. François , du mesme lieu: L' Aimable Solitaire de l'Isle, l'Indifferend d'Abbeville : & Baugé de Thoüars.

La mesme a encor esté expliquée sur *Hibou* , le *Chathuant*, l'*Oiseau de Proye* , le *Renard*, la *Balle de plomb* , le *Canon* & la *Poudre à Canon*.

Ceux qui ont trouvé le vray sens des deux, sont Mrs Doudon, de Tours , Avocat à la Cour : Le Hot , Avocat au Siege Présidial de Caën: Girard, Avocat: Le Chevalier d'Armonville: Grillon, Docteur en Medecine : De Boissimon: Gallas, de la Ruë aux Fers: De Losmécy-devant Contrôleur des Muses de Montafnel : Les Gays du Toulon : & la belle Drillon.

En Vers , Messieurs C. L. de Sturbe , Chanoine de l'Eglise
de

234 M E R C U R E
de Tours : Le Bon Clerc de Châ-
lons sur Saône : Le Chevalier
Blondel : L'Heureux Aventurier :
Le Solitaire de la Ruë des Arcis :
La belle Julie : La Bergere des
Rives de Marne, âgée de huit ans :
& Fanchonnete de l'Isle Nostre-
Dame.

Je vous envoie, à mon ordinaire, deux nouvelles Enigmes, dont vos Amies chercheront le sens. La premiere est de Monsieur Tavault, Controlleur des Garnisons & Morte-payes en Bourgogne & Bresse.

E N I G M E.

J' Ay de l'eau qui n'est pas hu-
mide,
Du feu qui n'a point de chaleur.
Bien que mon corps soit sans
couleur,

La

La matiere en est bien solide.

*Sur les Roses souvent on me trouve
couché ;*

*Mais par un sort assez bizarre,
Ce n'est pas une chose rare
De me voir sur la Croix fortement
attaché.*

*Des Dames de la Cour je quitte peu
l'oreille,*

*Et sors tres-rarement des mains des
Courtisans ;*

*Mais par une disgrâce à nulle au-
tre pareille,*

*On me force à servir de simples
Artisans.*

AUTRE ENIGME.

JE fais honneur, & je fais hôte.
J'ay des emplois fort bas, j'en ay de
dignité.

*Mon teint est éclatant ; cependant
sa beauté*

A

*A quelque brillant qu'elle monte,
Fait peur dans trop de nudité.*

*Aussi beaucoup trouvent leur cõpte
A me laisser jouir de ma virginité.
Vne étroite Prison est mon giste or-
dinaire ;*

*Et comme hors de là je n'ay point
de repos,*

*Souvent je fais ouïr de redoutables
mots*

*A ceux qui m'ont mise en affaire,
Quand j'en rougis mal à propos.*

L'Enigme en figure estoit un
Navire. Europe qui est sur le Tau-
reau, en represente le Mast ; son
Manteau, les Voiles ; la Teste du
Taureau, la Prouë, (sur laquelle
les Anciens mettoient la Figure
qui donnoit le nom à leurs Vaif-
seaux, cõme le Centaure, la Chi-
mere, la Baleine, &c.) la Queuë,
la Poupe, ou si vous voulez, le
Gou

Gouvernail ; & les Pieds, les Rames, car une Galere peut passer icy pour un Navire. Les deux petits Personnages desesperez qui sont à terre, font voir la crainte qu'ils ont du naufrage. Ce Mot a esté trouvé par Mr Gardien Secrétaire du Roy, par Mr de Glos Professeur de Navigation à Honfleur, par celuy qui se cache sous le nom du Clocher de S. Severin, & par Mr Rault de Rouën. Ce dernier en a donné l'Explication qui suit.

E *Vrope sur les flots d'une profonde Mer*

Ne doit pas craindre le naufrage ;

Jupiter qui l'enleve, & qu'elle a sçeu charmer,

D'un Taureau n'a pris que l'image.

De



*Les Nymphes qui de loin luy disent
leurs adieux,
De l'œil ne suivent cette Belle,
Que pour voir les périls qui s'offrent
à leurs yeux,
Et qui les font trembler pour elle.*



*Mais si la Fable icy d'un Dieu fait
un Taureau
Pour cacher l'Amour qui l'inspire.
L'Enigme nous fait voir dans le
mesme Tableau
Qu'un Taureau peut estre un
Navire.*

*Protée est la nouvelle Enigme
en figure que je vous propose.
Vous sçavez qu'il avoit le don
de predire l'avenir ; mais qu'
ayant aussi le pouvoir de prendre
telles formes qu'il vouloit, il trou-
voit par là le moyen de s'écha-
per*

per , & ne donnoit jamais aucune réponse , si on ne l'y contraignoit en le liant.

Je ne puis encor satisfaire votre impatience sur l'Article des Modes nouvelles. L'Automne a esté si beau, qu'on ne voit encor que fort peu d'Habits d'Hiver. Je devrois vous parler aussi de quelques Mariages, & des Bénéfices donnez par le Roy ; mais le temps me presse si fort , que je suis obligé de remettre ces Articles jusques au premier Mois. Adieu, Madame, je suis vôtre &c.

A Paris ce 31. Octobre 1689.



EXTRAIT

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNKIERS. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé E. COUTEROT. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
31. Octobre 1680.

